148e régiment d'infanterie de ligne – extrait de l'historique du 148e régiment d'infanterie, rédigé par le lieutenant-colonel Heumann, d'après les travaux de M. le capitaine Gautron – auteur : Heumann Amédée (1847-1908) – auteur du texte : Gautron capitaine – éditeur : Paris 1901 Henri Charles-Lavauzelle – sources : gallica.bnf.fr/BnF – droits : domaine public

1813

148e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

CAMPAGNE DE SAXE

Constitution du 148e de ligne.

Les malheureux débris de la grande Armée étaient sortis des neiges de la Russie aux derniers jours de l'année 1812 ; ils avaient péniblement atteint la Pologne ou la Prusse orientale, et s'étaient groupés dans quelques places, sur les bords de la Vistule.
MURAT, et après lui le prince **Eugène**, avaient tenté de reconstituer ces débris, pour les opposer à la marche des Russes ; mais à peine douze mille hommes s'étaient trouvés en état de porter les armes. Le prince **Eugène** ne put que les former en trois divisions, et rétrograder lentement de la Vistule à l'Oder, puis sur Berlin, et enfin derrière l'Elbe, à Leipzig, où il établit, le 9 mars 1813, son quartier général.
NAPOLÉON, qui avait appris brusquement à la France les désastres de la campagne de Russie, par le fameux 29e bulletin, était accouru en toute hâte à Paris pour en atténuer les effets. Il s'était immédiatement occupé de la réorganisation des forces nationales.
Malgré l'épuisement de la France, il ne voulait pas songer à la paix ; il fallait de nouvelles victoires pour répondre à la défection de la Prusse, pour raffermir l'alliance de plus en plus incertaine de l'Autriche, pour conserver ses conquêtes. Il fallait aussi une nouvelle armée.
L'empereur dut en créer de toutes pièces les éléments ; il y consacra le commencement de l'année 1813.
De tous les contingents qu'avait fournis la conscription, un des meilleurs fut celui qu'apporta le premier ban de la garde nationale, organisé en 100 cohortes par le décret du 14 mars 1812. C'était une réserve à laquelle **NAPOLÉON**, partant pour l'inconnu de la campagne de Russie, avait confié la garde de l'empire ; il l'avait constituée avec la portion, non appelée au service actif, des classes les plus vigoureuses de la population, celles de 1807 à 1812. Ces cohortes prirent les noms des départements qui les avaient organisées ; elles avaient déjà neuf mois d'instruction lorsque l'empereur songea à les faire entrer dans l'armée active.
Ce fut le vœu de l'une d'elles, la 87e, formée dans les départements hollandais, qui provoqua le sénatus-consulte du 11 janvier 1813, par lequel les cohortes du premier ban, cessant de faire partie de la garde nationale, étaient groupées par quatre, devenaient par ce fait régiment de ligne, et prenaient rang dans l'armée active, qu'elles devaient incessamment rejoindre.

Vingt-deux régiments furent ainsi créés et numérotés, de 135 à 156.
Le 148e était un de ceux-là.
Il fut organisé le 1er février 1813, à Wesel, sur le Rhin, dans la 25e division militaire, en présence de M. le général de division **ARRIGHI**, duc de **Padoue**, par les soins du sieur **Jean-Baptiste MESLIER**, chevalier de **Rocan**, inspecteur aux revues.
La 72e cohorte du département de l'Escaut, la 73e cohorte des départements de l'Escaut et de Jemmapes, la 74e cohorte du département de Jemmapes, la 75e cohorte du département des Deux-Nèthes, furent dissoutes, et formèrent les quatre bataillons du 148e régiment de ligne, qui eut pour chef le colonel **OBERT**, ancien major du 9e léger.

Ces cohortes[1] avaient été formées, en 1812, avec les contingents suivants des classes de 1807 à 1812 :
72e, avec 888 hommes du département de l'Escaut ;
73e, avec 444 hommes du département de l'Escaut et 444 de celui de Jemmapes ;
74e, avec 888 hommes du département de Jemmapes ;
75e, avec 888 hommes du département des DeuxNèthes et de l'arrondissement de Breda.

Le 148e n'avait donc que des soldats étrangers. Les premiers officiers supérieurs furent le major en 1er **VIVIER** et les chefs de bataillon **ROUGELIN, PELEVAUX**, qui avait eu le bras droit emporté, **ROUSSELOT** et **GAY**, baron de Vernon[2].

Les compagnies étaient au nombre de six par bataillon, dont une de grenadiers et une de voltigeurs ; le complet de ces compagnies s'élevait à 137 hommes et 3 officiers, mais, en comptant les hommes à l'hôpital et en détachement, l'effectif moyen ne dépassait guère en réalité 110 hommes.
Les quatre compagnies de dépôt furent réunies pour former le 5e bataillon de dépôt, organisé le 20 mars à Anvers ; ce bataillon fut d'abord commandé par le capitaine **RAMOND**, qui rejoignit les bataillons de guerre à la fin de mars, puis par le major en second **CHARRAS**. Il comptait 110 officiers et 553 hommes présents, dont 330 détachés à Utrecht. Les compagnies d'artillerie furent versées dans les régiments d'artillerie à pied. Chaque régiment fut pourvu d'une musique, et n'eut provisoirement qu'un fanion par bataillon ; les aigles ne leur furent remises que pendant l'armistice.
La cohorte, dont l'uniforme était celui de l'infanterie, portait avec un numéro d'ordre le nom de son département ou des départements voisins qui avaient coopéré à sa formation. Les boutons d'uniforme étaient en métal blanc, timbrés d'un aigle, avec ces mots : « Premier ban de la garde nationale. »
Le 1er février, le régiment comptait 72 officiers et 2.835 hommes.
Le conseil d'administration fut constitué ce jour-là ; il eut pour président le colonel, et pour membres deux chefs de bataillon, un capitaine et un sous-officier.
Le régiment devait faire partie de la 2e brigade (général **Pastol**) de la 2e division (général **Puthod**) du corps d'observation de l'Elbe, dont le commandement en chef avait été confié au général comte **de LAURISTON**, qui se trouvait à Wesel pour surveiller l'organisation de ses troupes.
Le général en chef, ancien aide de camp de l'empereur, écrivait à la date du 3 février :

Le 148e est très faible en officiers et en sous-officiers, sa discipline a, besoin d'être surveillée. Le chef de ce régiment est arrivé, c'est M. Obert, qui était major dans la 9e d'infanterie légère ; il me paraît intelligent et bon officier. Je lui ai recommandé beaucoup de fermeté. Le chef de la 73e cohorte est un chef de bataillon nommé Pelezaux qui a le bras droit emporté ; on le dit assez bon. Celui de la 72e cohorte, nommé Rougelin, est un très bon officier ; aussi il y a une grande différence de son bataillon aux autres. Celui de la 75e cohorte est le colonel baron Gay Vernon. Cet officier n'est pas en état de faire une campagne active, et comme il a d'ailleurs de l'instruction, du zèle, il serait bon, comme chef d'état-major de division militaire ou comme commandant de place ; il doit savoir les défendre puisqu'il a été professeur de fortification à l'Ecole polytechnique.
Le 148e pèche essentiellement par les officiers et sous-officiers. En officiers, il n'y en a pas la moitié en tout, et, sur cette moitié, les deux tiers sont incapables de servir. En sous-officiers, il n'y en a pas trois qui aient fait la guerre. Le reste est composé de soldats du temps de l'organisation des cohortes. Malgré ce dernier choix, on n'a pas trouvé un nombre suffisant pour le complet.

1 La 72e cohorte ne fut incorporée que le 4 février, jour de son arrivée à Wesel.

2 Ancien professeur de fortification à l'Ecole polytechnique ; il ne put rester à cause de sa santé et il fut remplacé par le chef de bataillon GALVAGNON.

Sans doute, ces nouveaux corps étaient loin de valoir les vieux régiments de l'empire, mais le peu qui restait de ceux-là étaient occupés en Espagne, et, à tout prendre, les corps constitués de cohortes, comprenant des hommes robustes, ayant pour la plupart neuf mois d'instruction, présentaient les meilleures garanties. Ils étaient beaucoup supérieurs, par exemple, à ceux qu'avaient formés les conscriptions de 1813 et 1814, dont les soldats, à peine adultes, n'avaient aucune instruction militaire.
En traversant leur dépôt, ils avaient reçu un fusil, un fourniment, et c'est au cours des longues journées de marche entre le Rhin et l'Elbe qu'on leur avait appris la charge.
Certes, les cadres, formés à l'origine d'officiers ou de sous-officiers en retraite ou en réforme, étaient insuffisants ; mais Napoléon y pourvut :

Vous parlez des mauvais officiers des cohortes, répondait-il le 8 février au général en chef ; j'ai ordonné la réunion à Magdebourg d'un grand nombre de généraux, officiers supérieurs et officiers de tous grades. Une partie sera à votre disposition et vous pourrez vous en servir pour remplacer les officiers dont vous ne serez pas content.
Moyennant ces changements, votre armée sera belle[1].

Et, en effet, nous verrons bientôt, sur la situation au 1er avril de la 2e division, la mention suivante : « 16 officiers venus, nommés tant par le prince vice-roi que par le ministre ; 21 officiers rentrés dans leurs foyers rayés des contrôles. »
Sur ces entrefaites, dans le voisinage de Wesel, des ouvriers renvoyés des manufactures firent éclater une insurrection dans le bassin houiller de la Ruhr, partie intégrante du grand-duché de Berg, où commandait le général **LEMAROIS** ; le régiment fut momentanément employé à la réprimer, et les bataillons cantonnèrent : le premier à Essen, le deuxième à Dortmund, le troisième à Duisbourg, le quatrième à Mulheim.
Dès le 7 février, les corps mis à la disposition du général **PUTHOD**, commandant la division, purent se livrer entièrement à leur instruction et se préparer au départ pour Magdebourg, qui devait avoir lieu le 15 février.

Défense du bas Elbe.

Magdebourg, placé en aval de tous les affluents considérables de l'Elbe, sur la voie directe qui mène de Cologne à Berlin, était la forteresse centrale de l'Allemagne ; établie au milieu de la région des sables qui s'incline vers les rivages de la Baltique, entre les contreforts du Harz à l'ouest, et la zone des lacs et de vastes forêts à l'est, elle en est le point fort, car elle garde le cours de l'Elbe, qui porte au nord-ouest, vers la mer du Nord, les produits allemands.
Hambourg, le grand marché maritime de la Germanie, ouvre son port, le plus fréquenté de l'Europe centrale, à l'embouchure du grand fleuve. Berlin s'est développé sur la Sprée, la vraie rivière prussienne, à moins de vingt lieues à l'est de l'Elbe moyen.
Le prince **Eugène,** arrivé sur l'Elbe le 5 mars, y commandait les troupes françaises, les organisait peu à peu et en formait un noyau destiné à devenir l'aile gauche de la grande Armée.
La défense de l'Elbe, qui devait couvrir la concentration qui s'opérait sur le Mein, était la principale préoccupation de l'empereur, qui écrivait à ce sujet au prince vice-roi [2] :

1 Paris, 8 février 1813, Correspondance, tome XXIV.
2 Trianon, 9 mars.

Je vous ai toujours dit que vous deviez vous retirer sur Magdebourg ; en vous retirant sur Wittemberg, en prenant votre ligne de défense sur Mayence, non seulement vous compromettez la 32e division militaire, mais même vous compromettez la Hollande et mon escadre sur l'Escaut.....
Il faut mettre en principe que l'ennemi passera l'Elbe où et comme il voudra ; jamais une rivière n'a été considérée comme un obstacle de plus de quelques jours. Rien n'est donc plus dangereux que d'essayer de défendre sérieusement une rivière en bordant la rive opposée ; car une fois que l'ennemi a surpris le passage, et il le surprend toujours, il trouve l'armée sur un ordre défensif très étendu et l'empêche de se rallier.
Tous ces inconvénients sont encore bien plus grands dans la situation actuelle des choses, quand l'ennemi a tant de cavalerie et tant d'habitude de ses mouvements...
Il faut en conséquence prendre une position qui vous mette à l'abri des volontés de l'ennemi et que vous puissiez occuper quelque chose qu'il fasse, d'où vous puissiez maîtriser ses mouvements en l'obligeant à vous bloquer. Ce ne peut être que le résultat d'une position offensive... Réunissez en avant de Magdebourg 60.000 hommes d'infanterie, 250 pièces de canon et bientôt 10.000 de cavalerie ; couvrez votre camp de quelques lunettes, faites-y baraquer vos troupes, envoyez tous les jours dans les différentes directions des avant-gardes de 1.500 chevaux et d'une division d'infanterie ; l'alarme sera aussitôt dans Berlin ; la crainte que vous ne preniez l'offensive en vous portant sur Stettin retiendra l'ennemi, et c'est le moyen le plus puissant de venir au secours de Dresde qui, en même temps, vous rendra certain d'empêcher toute opération sur Hambourg.....
Obligé d'opter entre la défense du bas Elbe et celui du haut, je désire défendre le bas, la ligne de communication de l'armée devant passer par la Westphalie et Wesel.
Placez le prince d'Eckmühl sur votre gauche ; il y sera fort bien. Il connaît Hambourg et y est connu.

Il écrivait encore le 17 mars, quelques jours après la réception de mauvaises nouvelles de Hambourg :

Vous verrez que 200 cosaques vont s'emparer de toute la 32e division militaire et porter l'insurrection sur tous les derrières de la ligne de l'Elbe.....

Et, le 18 mars :

La 32e division militaire et la Westphalie sont les principaux objets de ma sollicitude. L'évacuation de Hambourg me coûte bien des millions et plus de dix pièces de canon et elle occasionne à notre cavalerie un grand retard dans son organisation.

Cette 32e division militaire, qui préoccupait si fort l'empereur, était alors en pleine insurrection.
C'était le territoire des anciennes villes hanséatiques, qu'on avait réuni à l'empire en 1810 pour compléter le blocus continental. Cette mesure avait ruiné le commerce et rendu odieux aux Libres-Frisons, habitants du littoral, le joug de l'empereur. Aussi, lors des désastres si rapides et si imprévus de 1812, ils exultèrent, et, quand les cosaques apparurent, le bas Elbe ayant été dégarni par le prince **Eugène**, tout le pays se souleva, les flottilles anglaises forcèrent les embouchures de l'Elbe, et, aussitôt, on débarqua armes, munitions, marchandises accumulées au préalable dans le voisinage, à l'île d'Héligoland.
Le prince **d'ECKMÜHL** avait, été choisi par l'empereur pour rétablir dans ces pays notre autorité méconnue. C'est à l'école de ce chef inflexible que le 148e allait faire ses débuts.
La division **PUTHOD**, en effet, détachée le 29 mars du corps **LAURISTON**, fut placée sous les ordres du général **DAVOUST**, pour coopérer à la défense du bas Elbe.
Jusqu'à cette date aucun incident remarquable ne s'est produit.
Parti le 15 février du grand-duché de Berg, le régiment, suivi à un jour d'intervalle par les autres régiments de la division, les 146e et 147e, avait séjourné, le 20 à Munster, le 1er mars à Brunswick, et était parvenu, le 8 du même mois, à Magdebourg. Arrivé dans cette ville, le colonel du 148e

renvoya 1 chef de bataillon, 12 capitaines, 5 lieutenants et 1 sous-lieutenant, autorisés à se retirer dans leurs foyers, étant hors d'état de commander ou de faire campagne.

Le régiment eut à ce moment 23 vacances d'officiers.
Le 148e, ne faisant que passer dans cette place déjà encombrée, fut immédiatement dirigé sur Stendal, dans le district d'Altmarck (Vieille-Marche), pour prendre des postes d'observation sur la rive gauche de l'Elbe, là où les débouchés des canaux de Plauen et de la Havel faisaient craindre que l'ennemi n'amenât des moyens de passage[1].
Le 148e tenait la droite de la division, qui, depuis Verben jusqu'à Plauen, surveillait le fleuve, ayant le gros de ses régiments à Stendal et à Osterbourg[2].
C'est à cette formation que l'empereur faisait allusion dans la lettre précédemment citée, lorsqu'il signalait comme dangereuse cette manière de border la rivière d'un fleuve qu'on veut défendre. C'est aussi pour obéir aux ordres contenus dans la même lettre que le vice-roi prescrivit, peu de temps après, une concentration sur Magdebourg.
Le 148e vint camper à Rüderitz, où il resta jusqu'au 29 mars, pour, de là, être détaché avec la division **PUTHOD** sous les ordres du prince **d'ECKMÜHL**[3].

Voici quelle était, à la date du 12 mars 1813, la composition du 5e corps, commandé par le général **LAURISTON** :

16e DIVISION
(Général Maison, commandant.)

1re brigade (Avril) : 151e de ligne.
2e brigade (Fézensac) : 152e.
3e brigade (Penne) : 153e.

17e DIVISION
(Général Puthod, commandant.)

1re brigade (Vachot) : 146e et 147e de ligne.
2e brigade (Pastol) : 148e.

18e DIVISION
(Général Lagrange, commandant.)

1re brigade (Charrière) : 134e et 154e de ligne.
2e brigade (Suden) : 155e.
2 bataillons d'élite du 3e étranger.

1 Lettre du général Davoust au vice-roi du 17 mars : « J'ignore si le général Lauriston a fait encombrer les embouchures du canal de Plauen et de la Havel. Ce n'est que sur ces points que l'ennemi a des facilités de passage ; il faut vis-à-vis de ces points et surtout de la Havel de l'artillerie, de l'infanterie et de la cavalerie, et même des ouvrages pour battre le passage. »
2 Lauriston au ministre de la guerre. (Archives de la guerre.)
3 Le corps Lauriston était devenu le 5e corps à la date du 31 mars ; la division Puthod prit le numéro 17 dans l'ordre de bataille.

19e DIVISION
(Général Rochambeau, commandant.)

1re brigade : 135e de ligne.
2e brigade (Lacroix) : 149e.
3e brigade (Laffitte) : 150e.

37e DIVISION
(Général Hammerstein.)

8 bataillons westphaliens[1].

Les opérations actives commencèrent à cette date par des marches, des reconnaissances et quelques escarmouches, qu'on peut suivre dans le journal historique de la 17e division, malheureusement trop sommaire. Pour mieux les comprendre, sans entrer dans le détail, nous en chercherons le but et la raison dans la correspondance du général **DAVOUST**, en prenant pour guide le journal de marche de notre division.
Les corps de partisans russes avaient profité sans retard de l'évacuation de Hambourg, à laquelle s'était vu contraint le général **CARRA SAINT-CYR**, trop faible pour résister à l'insurrection ; **TETTENBORN**, avec ses cosaques et quelque infanterie, était accouru révolutionner la ville, que les autorités françaises avaient dû quitter, puis il avait pénétré en Hanovre, et laissé de nombreux postes cosaques pour soulever tout le pays.
DORNBERG et **BECKENDORF**, d'un autre côté, avaient été assez heureux pour surprendre, à Lunebourg, le général **MORAND**, qui ramenait sur Hambourg 2.000 Français des garnisons de Poméranie. Ce n'était pas le célèbre **MORAND**, du corps de **DAVOUST**, mais un général vieux et infirme, qui, blessé mortellement, fut enveloppé par des forces très supérieures et fait prisonnier, avec tout son monde, aux portes de la ville, dont les habitants lui avaient refusé l'entrée.
Enfin, **CZERNICHEFF** avait passé l'Elbe aux environs de Lenzen, et menaçait Brunswick. Il s'agissait donc, pour le maréchal **DAVOUST**, de nettoyer toute la rive gauche de l'Elbe, la Vieille-Marche et les landes de Lunebourg, et de chasser de l'autre côté du fleuve tous ces partis cosaques, qui agitaient un pays déjà hostile, et menaçaient les communications de l'armée du vice-roi.
Le maréchal réunit à Stendal les deux brigades de cavalerie légère des généraux **MONTBRUN** et **MAURIN**, la grosse cavalerie du général **SÉBASTIANI**, la division **PUTHOD** avec 16 bouches à feu, et, le 31 mars, il partit avec ses troupes pour une reconnaissance offensive sur Lunebourg, où on croyait que le général **MORAND** résistait aux partis ennemis signalés dans les environs de cette ville.
Stendal, ancienne résidence impériale, chef-lieu de la Vieille-Marche, était entouré de murailles et à l'abri d'un coup de main ; le maréchal y laissa deux bataillons[2] pour assurer ses communications, puis il se mit en marche sur Osterbourg, où les Russes avaient été signalés. Les nouvelles de l'ennemi étaient incertaines, le pays hostile ; les renseignements recueillis seuls pouvaient guider le prince **d'ECKMUHL** ; aussi le voyons-nous déployer une activité incroyable ; non seulement il interroge sur les lieux mêmes les habitants, les maires, les prisonniers, mais encore il apparaît dans la même journée aux points les plus opposés, et adresse au vice-roi jusqu'à trois rapports par jour, disant ses projets et traçant au prince **Eugène** la conduite à tenir suivant les éventualités[3].

1 La 37e division passa du 5e corps au 6e corps par ordre du 4 mai, et du 6e au ne corps par ordre du 7 juin.

2 De la brigade Poinsot, du 1er corps chargé de la surveillance de l'Elbe, depuis Verben jusqu'à Engermünde.

3Correspondance du maréchal Daxoust, par Ch. de Mazade, tome IV.

Une très forte avant-garde, de la moitié de la division **PUTHOD** avec la cavalerie du général **MONTBRUN**, atteignit Osterbourg le 31 mars. Le 148e, qui avait dû attendre le maréchal et la cavalerie **SÉBASTIANI**, ne quitta Stendal que dans le milieu de la journée, et coucha à moitié route.
Au 1er avril, l'armée du prince **Eugène** se trouvait rassemblée derrière la Saale. Les 3e, 5e et 11e corps s'avancèrent et franchirent l'Elbe. La division **PUTHOD** s'établit à Walisch. Le but du mouvement était d'attirer l'ennemi sur Magdebourg.
A la même date, la cavalerie du général **MONTBRUN** avait signalé **CZERNICHEFF** à Seehausen, sur la droite, près de l'Elbe ; on annonçait en outre de l'artillerie et de l'infanterie prussienne. Serait-ce l'avant-garde du gros de l'armée ennemie qui débouchait par le bas Elbe ?
DAVOUST se porte de ce côté, toujours couvert par la cavalerie **MONTBRUN**, et reconnaît que les renseignements sont exagérés, qu'il n'a affaire qu'au parti **CZERNICHEFF**, passé à Lenzen, et se portant, par Luchow et Salzwerdel, sur Uelzen ou Lunebourg.
Le 2, réunion à Salzwedel de toutes les troupes, qui, le 3, marchent sur Luchow, et, le 4, sur le château de Göhrde, à la poursuite des Russes.
De là, le 148e est envoyé à Uelzen, le 5 avril, tandis que le reste de la division pousse jusqu'à l'Elbe et force les cosaques à repasser sur la rive droite, partie à Blackède, partie à Boïtzenbourg.
Le 6 et le 7, le 148e reste à Lunebourg, où le maréchal avait l'intention de se rendre.
Il écrivait en effet au vice-roi à ce sujet, le 3 avril :

Quant à Lunebourg, ville française où les habitants ont fermé leurs portes aux Français et les ont maltraités, j'y déploierai une grande sévérité, et je ferai ce que me prescrit mon devoir envers mon souverain.

Ce projet ne put être mis à exécution, car, se trouvant à Dalhenbourg, le 6, au retour d'une reconnaissance sur Blackède, où il prescrivit des travaux de défense, **DAVOUST** apprit que Dannenberg, sur sa droite, avait été sommé par des troupes passées à Dömitz.
Aussitôt, il s'était rendu de ce côté, mais, comme le parti signalé avait été jugé insignifiant, le maréchal avait repris sa route jusqu'à Lunebourg, lorsqu'à Médingen, sur l'Ilmenau, une grave nouvelle l'arrêta.
Le vice-roi rappelait sur Magdebourg les dix bataillons du général **POINSOT**, qui surveillaient la rive gauche de l'Elbe et maintenaient les communications. C'était un intervalle de 32 lieues de pays, dans les points les plus favorables au passage, qui devenait libre par cette retraite, conséquence d'un mouvement rétrograde du vice-roi, que le bruit d'un passage de l'ennemi vers Dessau avait provoqué.
Le maréchal ne pouvait ainsi exposer ses communications, et, surtout, il voulait couvrir Brunswick et Hanovre, où s'organisait notre cavalerie ; il fit donc rétrograder le 148e à Uelzen, pour servir de repli à ses autres troupes, qu'il dirigea sur Gifhorn, au coude formé par l'Aller et l'Ocker, rivières qui, dans son esprit, formaient la nouvelle ligne de défense.
La lettre au vice-roi, du 9 mars, nous montre ses intentions.

Il me semble que la position que j'aurai à prendre et celle que je prendrai sous 48 heures, si je ne reçois pas de nouveaux ordres, sera de diriger à Celle le corps qui est à Uelzen et d'aller à Gifhorn avec tout ce que j'ai ici occupant Worsfelde. Alors tous les établissements de cavalerie seront couverts, on aura le temps de les évacuer, et en supposant que Votre Altesse Impériale, comme elle en a le projet, s'établisse sur l'Ocker, je flanque sa gauche avec les troupes du général Vandamme.
Je me permettrai d'ajouter que, si l'intention de l'empereur est que vous évitiez un engagement général, ce que le mouvement de Magdebourg fait supposer, il faut faire le plus tôt possible votre mouvement sur l'Ocker, car avec un ennemi qui a une cavalerie bien supérieure, on ne peut se flatter de pouvoir défendre le

terrain pied à pied et l'on se trouverait entraîné malgré soi dans une affaire générale et dans une mauvaise position.
La prudence veut qu'on profite, pour prendre une ligne raisonnée, du temps où l'on n'est pas pressé : celle de l'Ocker est raisonnée, car il est peu vraisemblable que l'ennemi osât se mettre entre Magdebourg et nous ; elle est raisonnée, car nous couvrons réellement le pays du Hanovre, puisque le bon pays est sur la rive gauche de l'Aller et de l'Ocker et que sur la rive droite ce ne sont que des bruyères et un pays inculte ; elle est encore raisonnée, en ce qu'on a sa droite appuyée au Harz et que sur ce point on couvre Cassel ; je le suppose couvert du côté d'Erfurt par les troupes de la grande Armée qui ont passé le Rhin à Mayence.

En conséquence, après être restés deux jours à Uelzen, trois bataillons du régiment se rendirent à Celle, sous les ordres du général **MAURIN**, qui avait en outre 500 chevaux et 4 pièces de canon. Le 2e bataillon du 148e suivit le reste de la division à Gifhorn, et ne rejoignit le régiment que le 16 avril.
Celle, centre manufacturier considérable, seule ville qu'on rencontre sur l'Aller, entre Brunswick et Brême, était une station fluviale importante ; aussi le général **MAURIN** avait reçu l'ordre d'y tenir, dans une position assez mauvaise, il est vrai, mais en arrière de laquelle se trouvaient des points forts sur la route de Hanovre, où l'on pouvait tenir avec peu de monde, à cause des bois et des marais[1]. Du 11 au 17, le régiment fut occupé à des travaux dans la ville de Celle ; on coupa le pont sur l'Aller, qui fut remplacé par un pont mobile ; puis on retrancha les faubourgs. On exécuta, en un mot, les travaux de défense les plus urgents.
Mais ce fut peine perdue, car, le 17, le général **MAURIN**, attaqué du nord par des ennemis venant de Lunebourg, informé que, vers l'est, 8.000 hommes rassemblés à Werben menaçaient sa droite, ne crut pas pouvoir résister dans la ville de Celle, et il résolut de l'évacuer.
Ce général se retira sur la route du Hanovre, vers ces positions que lui avait indiquées le maréchal **DAVOUST**, mais, le lendemain, ayant reçu l'ordre de se reporter en avant, il attaqua 7 ou 800 cavaliers ennemis qui se trouvaient en avant de la ville, les rejeta au delà, en leur infligeant une perte de 60 hommes, et pénétra dans Celle après un court engagement qui nous coûta 3 tués et 19 blessés. Le régiment retrouva ses anciens cantonnements, et il y resta jusqu'au 25 avril sans autre événement.
C'était le général **SÉBASTIANI** qui, maintenant, commandait aux troupes de notre division, car le maréchal **DAVOUST** avait quitté Gifhorn le 17 avril, pour rejoindre le général **VANDAMME**, qui opérait vers Brême et Hambourg, toujours dans la 32e division militaire.
A partir du 25 avril, le général **SÉBASTIANI**, concertant ses mouvements avec le général **DAVOUST**, se reporta vers l'Elbe.
La division pénétra dans Uelzen après un engagement avec les cosaques, où elle perdit 10 hommes. Le lendemain, tandis qu'un bataillon du 148e restait à Uelzen, le reste de la division poussa jusqu'à Lunebourg, et y resta jusqu'au 1er mai. Cependant, le vice-roi, sur les ordres de l'empereur, rappelait à lui toutes les troupes détachées, parmi lesquelles se trouvaient la cavalerie **SÉBASTIANI** et la division **PUTHOD**. Ces troupes, relevées par celles du corps de **VANDAMME**, regagnèrent Salzwedel le 5 mai, et en partirent le 8, pour rejoindre la grande Armée. La 17e division, marchant avec la cavalerie **SÉBASTIANI**, rejoignit, le 21 mai, le 5e corps, auquel elle appartenait. Passant par Gardelegen, Vansleben, Kothen, Dessau, Wittemberg et Dahme, la division exécuta en douze jours, sans aucun repos, une route de près de cinq cents kilomètres.
Le 148e arriva à la grande Armée le soir d'une victoire, à la fin de la deuxième journée de la bataille de Bautzen.

1 Lettre du 13 avril. (Ch. de Mazade, Correspondance du maréchal Davoust.)

LE 148e A LA GRANDE ARMÉE

———

Bataille de Bautzen.

Cent mille Russes et Prussiens, après avoir franchi l'Elbe à Dresde et Meissen, s'étaient avancés dans les vastes plaines qu'arrosent la Saale et l'Elster, où Napoléon venait de réunir, aux environs de Leipzig, les armées de l'Elbe et du Mein. Le choc, annoncé par le brillant combat de Weissenfels, du 29 avril, s'était produit. le 2 mai à Lutzen, et la jeune infanterie française, sans, se laisser entamer par la cavalerie si redoutée des alliés, avait victorieusement culbuté leur infanterie.

Rejetés au delà de l'Elbe, les Prussiens et les Russes. s'étaient retirés vers Bautzen, poursuivis par **MACDONALD**, que successivement **MARMONT, OUDINOT** et **BERTRAND** étaient venus renforcer.

NAPOLÉON, pour porter ses corps en ligne, voir plus, clair dans les projets des alliés et réinstaller le roi **de SAXE** dans ses Etats, s'était arrêté quelques jours à Dresde, et avait détaché **NEY** vers Berlin, par Torgau et Luckau.

La mission du prince **de la MOSKOWA** était de rallier sur sa route **REYNIER**, qui commandait les Saxons.

LAURISTON et le 5e corps, **SÉBASTIANI** avec sa cavalerie, et enfin la division **PUTHOD**, en tout 60.000 hommes, devaient suivre les Prussiens du fougueux **BLÜCHER** et pénétrer avec eux dans Berlin, si ceux-ci, pour couvrir leur capitale, commettaient la faute d'abandonner l'armée russe et de la livrer aux coups de **NAPOLÉON**.

Le 18 mai seulement, en quittant Dresde, l'empereur avait acquis la certitude que les alliés restaient groupés dans leurs positions de Bautzen, formidablement retranchées.

En effet, avant d'être séparés des confins de l'Autriche, leur future alliée, avant de se laisser rejeter sur l'Oder, le roi **de PRUSSE** et l'empereur de Russie voulaient tenter le sort des armes, qui, dans ces mêmes lieux, à Hochkirsch, avait déjà favorisé les Russes contre le grand **Frédéric**. Ils avaient appuyé leur armée, vers la droite, aux derniers contreforts des Riesen-Gebirge, et, vers la gauche, à des marais ; ils l'avaient installée en arrière de la Sprée, résolus à attendre l'attaque des Français sur deux lignes hérissées de fortifications.

Voulant rendre le choc irrésistible, l'empereur avait aussitôt rappelé vers lui, sur Hoyerswerda, le maréchal **NEY** et ses 60.000 hommes, pour les jeter sur le flanc droit des alliés, et les tourner en passant la Sprée à Klix, à quatre lieues au-dessous de Bautzen.

NEY, hors de ligne, ne pouvait intervenir avant le 21 mai ; l'action, en conséquence, commencée le 20 à midi seulement, se borna sur le front, à forcer la première ligne. La Sprée fut franchie, Bautzen conquis et le point d'appui de la droite ennemie, la montagne de Tronberg, enlevée aux Russes par **OUDINOT**.

BLÜCHER, à droite, s'était maintenu sur des mamelons boisés, très forts ; tout fier, il les avait appelés les Thermopyles de l'Allemagne.

Il n'y tint pas longtemps, car c'est en arrière de ces mamelons que, le lendemain, **NEY** vint porter ses coups. **BLÜCHER**, assailli de front par **BERTRAND** et **MARMONT**, pris à dos par **NEY**, dut faire tête, et, successivement, dégarnir le centre pour porter toutes les réserves sur le village de Preititz, qu'avec acharnement on se disputa tout le jour.

C'était le moment attendu par **NAPOLÉON**, qui poussa sur le centre dégarni **BERTRAND, MORAND** et les Wurtembergeois, et rejeta les Prussiens sur Würschen, les Russes sur Hochkirch.

Tels furent, à grands traits, les événements de cette bataille de deux jours, au canon de laquelle accouraient la 17e division et le 148e.

A 7 heures du soir, après quatorze heures de marche, ils rejoignirent le corps **LAURISTON** aux environs de Würschen, à l'extrême gauche de notre armée.
Que s'était-il passé de ce côté ? Ce jour-là, le 21, dès 6 heures du matin, **LAURISTON**, devançant les corps de **NEY** et de **REYNIER**, avait passé la Sprée à Klix (division **Maison**), à Eidenau (divisions **Lagrange** et **Rochambeau**) ; il s'était heurté à **BARKLAY de TOLLY,** posté à l'extrême droite ennemie, pour barrer l'accès du champ de bataille au 5e corps, qu'on savait détaché. On ignorait que ce corps était suivi par **NEY** et par **REYNIER** ; aussi, les 20.000 hommes de **BARKLAY** avaient-ils paru suffisants.
Le maréchal **NEY** fut à peine arrêté ; il rejeta les Russes, partie sur Preititz, partie sur Gleine, puis il s'acharna sur Preititz, tandis que **LAURISTON** marchait sur Gleine.
Le commandant du 5e corps se laissa même entraîner, avec deux de ses divisions, hors de l'action générale, sur Baruth, où les Russes se retirèrent pour couvrir la route de Würschen, ligne de retraite. Impérieusement rappelé sur Preititz, **LAURISTON** revint sur ses pas et contribua à la reprise de ce village, puis, vers la fin de la journée, à la poursuite des Prussiens sur Würschen.

Je me suis porté, écrit Lauriston, contre la hauteur qui couvre Würschen, où il y a encore le tracé d'une redoute du temps de Frédéric. L'ennemi y avait placé de l'artillerie. Nous nous canonnâmes quelque temps ; enfin le 7e corps (Reynier) arriva, la division Puthod me rejoignit, l'attaque devint générale avec l'ordre de se porter sur Würschen. Je déployai alors 38 bouches à feu, m'emparai du village de Canevitz et portai au pas de course et aux cris de : « Vive l'empereur! » les 134e et 154e sur la hauteur couronnée d'une redoute, tandis que la division Puthod cherchait à la tourner et que le 7e corps s'avançait par la grande route sur Würschen. L'ennemi ne put tenir, il quitta précipitamment cette position ; nous eûmes le temps de la couronner et de le poursuivre au delà de Würschen, où nous prîmes position.

Le détachement de la division **PUTHOD** avait donc pris fin. Le 148e se trouvait maintenant à sa place de bataille dans la grande Armée : 2e régiment de la 2e brigade, 17e division, 5e corps d'armée.
La poursuite, peu féconde en résultats, à cause du manque de cavalerie, fut néanmoins entamée dès le lendemain ; le corps **LAURISTON** marcha à la gauche du maréchal **NEY**. La 17e division franchit la Neisse le 23 mai, au-dessous de Görlitz ; le 24, elle traversa la Queiss, et, le 25, elle passa à Bunzlau les deux bras de la Bober, dont l'ennemi avait tenté d'incendier les ponts.
Tous ces passages se faisaient de vive force, mais la résistance n'était pas sérieuse ; de simples déploiements et quelques salves d'artillerie suffisaient à débusquer les arrière-gardes qui cherchaient à retarder la poursuite. La cavalerie alliée, parfois, chargeait nos tirailleurs ; mais ceux-ci avaient pris confiance, trop grande même, ce qui leur attira le lendemain une sévère leçon. Les plus grandes difficultés, dans cette poursuite de l'ennemi, provenaient des subsistances :

Je dois appeler l'attention de Votre Altesse, écrivait le général Lauriston au major général, sur la marche des troupes ; la privation des distributions depuis plusieurs jours porte le soldat à oser tout pour se procurer des vivres ; il y a bien moins de traînards que de gens qui vont en avant, du moment que l'on aperçoit quelques villes et villages. Les généraux font tous leurs efforts pour arrêter le désordre, mais le petit nombre d'officiers paralyse ces mesures d'autant plus que ces officiers eux-mêmes cherchent des vivres…

Cet état de choses suffit à expliquer la fâcheuse surprise qu'eut à subir, le 26 mai, la 16e division (général **Maison**).
On était arrivé près de Hainau, et, dans la matinée, on avait débusqué une arrière-garde ennemie, qui s'était lentement retirée sur Liegnitz.

La division **MAISON**, après s'être emparée du village de Michelsdorf, avait pris position en avant de l'artillerie.
L'a division **PUTHOD**, plus près de Hainau, s'était établie dans un bois en avant du village de Conradsdorf. La cavalerie, une brigade légère, que le général en chef, croyant rester tranquille en position, avait rappelée à lui, s'était installée au bivouac de l'autre côté de la ville de Hainau ; les autres divisions se trouvaient plus en arrière.
Les troupes étaient probablement dispersées à la recherche de leurs subsistances, lorsque, vers 4 heures, 3.000 cavaliers prussiens, 30 canons, débouchèrent dans la plaine et tombèrent sur les positions de la 16e division. Un régiment se débanda, l'artillerie fut entourée, et les canonniers, sabrés, ne purent empêcher l'ennemi d'emmener onze de nos canons. Le colonel prussien **de BUCHOLZ**, qui commandait ce hourra, fut tué.
C'est alors qu'intervint la 17e division, rassemblée à la hâte. Le premier régiment que le général en chef trouva prête fut le 148e, dont les bataillons furent lancés au secours des carrés qui tenaient encore. Pris entre deux feux, les Prussiens disparurent et notre régiment fut assez heureux pour leur arracher six canons sur les onze qu'ils avaient enlevés[1].
Le lendemain, à Sprottau, la cavalerie du général **SÉBASTIANI** enleva un convoi de vingt-deux pièces de canon, de quatre-vingts caissons et de cinq cents prisonniers.
La poursuite continua, le 27, sur Liegnitz ; le 28, il y eut repos ; le corps d'armée, couvert par la Kasbach, bivouaqua en carrés ; puis la direction fut reprise sur Breslau, l'ennemi se laissant acculer à la Bohême et à la Silésie autrichienne. Le 30 se passa sans mouvement à Neumarck, mais la journée du 31 fut tout à l'honneur de notre division.
Laissons le général en chef rendre compte de ce beau combat de Neukirchen (31 mai) :

Hier à 6 heures du soir, M. le maréchal prince de la Moskowa me transmit l'ordre de me porter sur Breslau et de faire en sorte d'y arriver le jour même ; dans ce moment, on réparait les ponts sur la Vestritz[2] : ils ne purent être prêts pour le passage des troupes et de l'artillerie qu'à 7 heures.
N'ayant que très peu d'heures de jour, je m'empressai d'arriver à Neukirchen pour m'emparer du pont sur le Lohe. La cavalerie, ayant été retardée par le passage des ponts, n'est arrivée à Neukirchen qu'après l'affaire, ce qui m'a empêché d'avoir le résultat que j'espérais. La division Puthod se trouvant en tête lors de l'arrivée à Neukirchen et présentant des tirailleurs, des compagnies de voltigeurs furent poussées sur Neukirchen et s'emparèrent du village. L'ennemi se retira, mais il établit une batterie, d'abord de 3 pièces et ensuite de 12, parmi lesquelles se trouvaient quatre obusiers, qui eurent bientôt mis le feu au village de Neukirchen ; ces pièces battaient en outre le débouché. Nonobstant ce feu de boulets et de mitraille auquel nous ne pûmes répondre dans le principe, par l'absence de notre artillerie, retardée par les ponts[3], je fis pousser l'infanterie afin de ne pas donner le temps à l'ennemi de brûler le pont. Cette brave infanterie marcha malgré la mitraille et un feu de mousqueterie fort soutenu. Elle s'empara du pont, culbuta l'ennemi, et le poussa vivement au delà des villages de Schmiedelfeld et de Höffichen. Notre artillerie était arrivée, mais elle ne put tirer à cause de la nuit.
Des prisonniers que j'avais faits m'ayant rapporté que j'avais devant moi 7.000 Prussiens avec 15 pièces de canon et 15.000 Russes avec 20 pièces, les rapports se trouvant conformes, je n'ai pas voulu engager une affaire de nuit et me suis contenté de la possession du pont sur le Lohe et du village de Neukirchen. Je fis cesser le feu et je plaçai mes postes.
Je n'ai engagé que la division Puthod.
Les 146e, 147e, 148e régiments ont montré une fermeté peu ordinaire. La mitraille, qui était heureusement mal dirigée, ne les arrêtait pas.

1 Rapport du général Lauriston sur les opérations du 5e corps. (Archives de la guerre.)
2 Affluent gauche de l'Oder.
3 Ceux de la Vestritz.

Le général **PUTHOD** a montré beaucoup de vigueur et d'intelligence dans l'attaque ; il a été parfaitement secondé par les généraux **PASTOL** et **VACHOT**.
Notre perte consiste en 180 blessés et 7 ou 8 tués.
Nous avons à regretter le général **PASTOL**, qui mérite les regrets des chefs, de l'officier et du soldat. Il a été atteint d'une balle à la poitrine. L'ennemi a eu plus de 60 tués et le nombre de ses blessés a dû être considérable ; il a été mis en déroute. Si nous eussions eu de la cavalerie, nous eussions pris hommes et pièces de canon[1]…..

Le général **PASTOL** avait été atteint d'une balle en pleine poitrine. Le capitaine **KESSELER**, le lieutenant **PRÉVOST** et le sous-lieutenant **HEUDE** furent tués. Ce régiment fut le plus éprouvé de la division. C'était la première fois qu'il était engagé d'une façon sérieuse.
Le lendemain, de bonne heure, les troupes françaises entrèrent dans Breslau, où se trouvaient encore l'avant-veille les princes, princesses de Prusse, enfants du roi. La 17e division traversa la ville et s'établit dans le faubourg de Schweidnitz. Elle avait reçu l'ordre de marcher dans la direction de cette ville, lorsque, le 2 juin au matin, on apprit la cessation des hostilités. Un armistice allait être signé.
Le quartier général du 5e corps resta à Breslau jusqu'au 8 juin, où arriva l'ordre pour le corps d'armée de prendre ses cantonnements dans le cercle de Goldberg.
La 17e division partit de Breslau le 9 juin, et arriva le 11 au camp de Neudorff, en avant de Goldberg ; réparties dans les villages, les troupes s'occupèrent immédiatement des travaux de leurs camps.
Le 16 juin, l'installation était terminée.

Armistice de Pleiswitz.

L'armistice fut signé au château de Pleiswitz le 4 juin. En dehors des considérations politiques, **NAPOLÉON** craignait la fatigue et la lassitude remarquées chez ses jeunes soldats ; il voulait une cavalerie plus forte, pour tirer meilleur parti de ses victoires ; il attendait les immenses renforts que des levées extraordinaires, consenties par le pays, lui fournissaient, et qui étaient en marche pour le rejoindre. Aussi se décida-t-il à accepter une suspension d'hostilités qui devait durer six semaines, et que l'on prolongea plus tard d'un mois.
Sans vouloir juger l'empereur en cette circonstance, il nous a paru intéressant de citer l'opinion d'un de ses ennemis, d'un Français, le comte **de LANGERON,** que malheureusement nous retrouverons dans le camp opposé, chef précisément du corps russe qui mettra bientôt fin aux destinées de notre régiment.

On a reproché à Napoléon[2] beaucoup de fautes dans ses campagnes d'Espagne et de Russie. On l'a même jugé souvent avec trop de rigueur, et cependant on ne s'est point assez arrêté sur la plus grande de toutes ses erreurs, sur cet armistice qu'il nous a accordé après la bataille de Bautzen, erreur militaire, erreur politique impardonnable et dont lui seul fut le coupable.
Au moment où je vis les officiers français remettre à nos kosaks tous les postes qu'ils avaient déjà occupés sur la rive droite du Schweidnitzevasser, et se retirer sur la rive gauche, mon étonnement fut grand : je croyais à une feinte de l'empereur.
Je vins ensuite au quartier général de Barklay qui avait remplacé Wittgenstein, démissionnaire. Il me reçut avec un grand éclat de rire. Cette explosion n'était pas ordinaire chez lui ; Barklay était toujours froid, sérieux et aussi raide d'esprit que de tournure. Nous. nous égayâmes ensemble aux dépens de Napoléon.

1 Rapport du général comte de Lauriston au major général, 31 mai. (Archives de la guerre.)
2 Mémoires du comte de Langeron. (Archives du ministère des affaires étrangères.)

Barklay, tous les généraux et nos souverains étaient dans l'ivresse de la joie et ils avaient raison. Pendant les neuf semaines que dura l'armistice, nos armées agissantes furent quintuplées par la jonction des Autrichiens et des Suédois et par les nombreux bataillons de milices prussiennes[1] qui furent levés et fournis avec une étonnante rapidité.
L'armée russe reçut une grande quantité de convalescents et de recrues si bien armés, équipés et exercés qu'on pouvait les regarder comme de vieux soldats. Au mois de mai, nos munitions de guerre avaient été tellement épuisées qu'il ne nous restait plus de quoi soutenir une troisième bataille. Nos soldats étaient fatigués par onze mois de campagne consécutifs et par des marches sans exemple dans les plus fortes chaleurs de l'été et dans un des hivers les plus rigoureux qu'on ait vus, même en Russie; leurs habits, leurs manteaux étaient en lambeaux, leurs chaussures entièrement usées, les armes en mauvais état. Au renouvellement de la guerre, les munitions étaient en grande abondance, les soldats reposés, habillés, équipés, les armes réparées et les troupes en aussi bon état qu'au commencement d'une campagne. Mais s'il peut paraître étonnant que Napoléon ait conclu un armistice qui lui fut si préjudiciable, il l'est encore plus qu'il ait ignoré les dispositions hostiles de l'Autriche contre lui ou qu'il n'ait pas voulu y croire. Il est certain que cette puissance était décidée à la guerre et que déjà le traité d'alliance était conclu entre elle et l'empereur Alexandre, les magasins préparés, les officiers d'état-major envoyés à Prague, et enfin nos troupes déjà entrées en Bohême et près de l'Elbe, que Napoléon se flattait encore qu'il n'avait rien à redouter de l'Autriche ou qu'elle resterait neutre.
Une telle ignorance de ce qui était déjà public à Vienne et à Prague, et, s'il est permis de le dire, un tel aveuglement de la part d'un homme qui avait été autrefois si bien servi en politique, n'est pas moins extraordinaire que les fautes militaires de ce même homme, qui, jusqu'en 1812, n'avait eu que des succès, toujours et partout, dans quinze campagnes.

Les régiments du 5e corps, extraordinairement réduits par les pertes et les marches forcées[2], avaient pris leurs cantonnements dans les baraques construites par les troupes à proximité des villages d'où ils tiraient leurs subsistances, et où les officiers de tous grades étaient logés chez l'habitant. Un règlement sévère fixait les droits et les allocations de chacun ; de nombreuses patrouilles circulèrent ; la maraude cessa.
Les exercices furent repris, et le tir à la cible, dont on fit en quelque sorte un divertissement[3], compléta l'instruction des recrues qu'envoyaient les dépôts.
Le règlement de manœuvres de 1791, dit le général **FOY**, modèle de concision et de clarté, était encore pour les subalternes le livre de la loi ; mais les chefs en variaient l'application suivant les besoins de la guerre. Ainsi, en 1813, les instructions de l'empereur avaient prescrit :

On fera faire les colonnes d'attaque par bataillon ; on les fera charger en colonne d'attaque et en se déployant sous le feu de la première division et en faisant feu tout en arrivant sur la ligne de bataille. Un formera également la colonne d'attaque, tandis que la division du centre commence le feu de file et se déploie sous le feu de file. Après cela, on fera une charge de cent pas, battant la charge simplement et sans fions, ni variantes, et on fera faire feu de file à tous les pelotons à mesure qu'ils viendront se placer sur la ligne de bataille. Vous ordonnerez aussi qu'on fasse souvent la manœuvre de se mettre promptement en bataillon carré en ployant derrière les dernières divisions du bataillon à distance de peloton et faisant feu de file. C'est la manœuvre qu'il est le plus nécessaire que les colonels connaissent bien, car la moindre hésitation peut compromettre la troupe.

1 Enregistrons à ce propos le témoignage de Marmont qui nous donnera une juste idée de l'esprit qui dominait la population au milieu de laquelle nos troupes étaient appelées à vivre. (Mémoires, livre XVII, page 125.)
Les étudiants couraient aux armes. Cette jeunesse vive, ardente et souvent redoutable, qui peuple des provinces de l'Allemagne, rappelait, par son ardeur et son but, la formation des premiers bataillons de volontaires de France, qui furent tout de suite si remarquables par leur conduite et qui devinrent plus tard le noyau de l'armée française.
2 Rapport du général Lauriston au major général.
3 Circulaire du major général du 24 juillet 1813.

Enfin, ordonner que chaque compagnie de voltigeurs soit instruite à former promptement le carré et à faire sur-le-champ feu de file, afin qu'étant en tirailleurs ils puissent promptement se réunir et résister à la cavalerie. Faites donner la poudre nécessaire aux exercices et annoncez que ce sont les manœuvres plus particulièrement que je ferai faire devant moi[1].

Mais, au camp de Neudorf, près Goldberg, où se trouvait le 148e, il ne paraît pas que l'esprit de cette lettre fût appliqué rigoureusement, si l'on en croit le commandant **ROUGELIN**, celui que **LAURISTON** citait avec éloges dans sa lettre du 3 février :

Au lieu de[2] mettre le temps à profit pour exercer le soldat aux manœuvres de guerre, on l'occupe aux détails d'école ; on s'amuse à enjoliver le camp comme si on n'avait qu'à songer à la paix. Je ne partage pas la confiance générale. Je me dis à moi-même et je dis à mes frères d'armes que la position des armées russes et prussiennes adossées à la Bohême semble indiquer que l'Autriche les appuie, peut-être nous trahit. Au lieu du pas d'école, je me permets de faire exécuter à mon bataillon la charge et les feux. Le général ne voit à cela qu'une critique inconvenante de ses idées ; il me met aux arrêts pour huit jours.
Peu de temps après, les hostilités recommencent. Mon bataillon est commandé pour l'avant-garde. « Eh bien ! me dit le colonel, vous avez raison ! Mais comment croire qu'un père puisse s'armer contre son fils ? »[3].

En attendant, on réorganisait les bataillons ; un décret impérial du 17 juin ayant supprimé les quatrièmes bataillons des 21 régiments qui avaient été formés de cohortes, les officiers et les hommes en furent versés dans les bataillons de guerre, qu'on compléta encore avec des recrues reçues du dépôt.
Le 26 juin, le général **PUTHOD** fit exécuter le décret du 17. Le régiment, réorganisé à trois bataillons, comptait 92 officiers, dont 22 à la suite et 2 absents, 1.978 hommes de troupe, dont 559 absents.
Le dépôt du 148e était à Anvers, où il avait été organisé avec les compagnies des cohortes de dépôt, le 20 mars, par M. le général **FAUCONNET**. Il envoya aux bataillons actifs, pendant le mois de juillet, 506 hommes.
Cette arrivée de recrues, la rentrée des hommes en arrière, aux hôpitaux, portèrent, à la reprise des hostilités, de 1.446 à 2.611 l'effectif des présents sous les armes.
Le grand événement de l'armistice, pour le régiment, fut la remise de son aigle, qui avait attendu à Magdebourg, depuis le 3 mai[4], le moment où l'empereur pourrait procéder à cette solennité.

Un témoin oculaire nous la raconte[5] :

Le drapeau était recouvert d'une enveloppe de peau qui ne pouvait être enlevée que lorsque Napoléon allait, en cérémonie, remettre l'aigle au régiment. Le jour fixé pour la cérémonie, l'empereur paraissait, accompagné de son état-major, et se plaçait devant le milieu du régiment.
Celui-ci formait, en trois colonnes serrées, trois fronts tournés vers le centre, le quatrième était rempli par la suite de Napoléon ; tous les officiers du régiment étaient assemblés devant lui. Il se tenait isolé de sa suite, avec sa simple capote verte, ordinairement sur sa jument couleur chamois, son cheval favori dans cette campagne. On le distinguait d'autant plus facilement à la simplicité de

1 Lettre du 2 mars de l'empereur au général Lauriston.
2 Dans les camps en avant de Goldberg. (Extrait du journal des campagnes du commandant Rougelin.)
3 Le commandant Rougelin veut parler de l'empereur d'Autriche contre son gendre Napoléon.
4 Rapport à Sa Majesté l'empereur et roi du ministre de la guerre duc de Feltre.
5 Major saxon d'Odeleben, Campagne de Saxe en 1813 (traduction d'Aubert de Vitry).

sa mise, que tous ceux qui étaient à proximité contrastaient avec lui par leurs brillants uniformes richement brodés en or.
Lorsque le prince de Wagram, comme major général, et, en son absence, le duc **de VICENCE** (Caulaincourt), en sa qualité de premier grand dignitaire après Berthier, mettait pied à terre et faisait déployer le drapeau, qui était porté devant les officiers assemblés, tous les tambours du régiment battaient aux champs jusqu'à ce que Berthier eût pris l'aigle et se fût placé devant le rang des officiers, en s'éloignant du reste de la suite.
Le puissant et vénéré Berthier se montrait dans cette occasion sous un aspect vénérable.
L'empereur levait sa main gauche vers l'aigle, en tenant les rênes avec la droite ; ensuite, il prononçait le discours suivant d'une voix sonore, solennelle, mais pas trop forte, que l'on pourrait désigner par l'expression musicale mezzo voce :

Soldats du 148e régiment,
Je vous confie l'aigle française.

Elle vous servira de point de ralliement. Vous jurez de ne l'abandonner qu'en mourant. Vous jurez de ne laisser jamais faire un affront à la France. Vous jurez de préférer, la mort au déshonneur. Vous jurez ?

Il appuyait particulièrement sur ces derniers mots, avec un certain ton et beaucoup d'énergie. C'était le signal auquel tous les officiers répondaient, en élevant leur épée, et tous les soldats, d'un commun accord, criaient, pleins d'enthousiasme, à haute voix, avec les acclamations accoutumées : « Nous le jurons !» Ensuite, Berthier remettait l'aigle au régiment, et les colonnes, formant le fer à cheval, se séparaient au moment où Napoléon s'éloignait.

Un officier du 156e, témoin de cette solennité, la rapporte en ces termes :

On voit arriver l'empereur suivi de son état-major, dont l'éclat disparaissait devant la redingote grise et le petit chapeau. Bien souvent, en les comparant à celles des anciens corps, les nouveaux avaient éprouvé le mutuel et vif désir de voir enfin briller à leurs yeux cette aigle et cette bannière tricolore.
Les officiers du 12e corps, déjà bien réduits en nombre, se massèrent sur les trois côtés d'un carré, le quatrième occupé par le cortège impérial ; puis les officiers des deux régiments furent appelés au centre et placés en face de Napoléon.
C'est alors qu'il adressa une de ces courtes allocutions comme il savait les faire et où il demandait aux régiments de préférer la mort à l'abandon des aigles qu'il leur confiait.
Ses paroles étaient simples ; mais quelle éloquence magique elles puisaient dans la bouche qui les prononçait, dans ce regard profond, dans cette voix vibrante qui pénétrait l'âme, lorsque, se soulevant sur ses étriers, le bras étendu vers les drapeaux, il lança ces trois mots avec un accent interrogateur : « Vous le jurez ? » Tous crièrent : « Nous le jurons ! Vive l'empereur ! » Il y avait des larmes dans les yeux et une invincible résolution dans tous les cœurs.

OPÉRATIONS EN SILÉSIE

Goldberg (23 août 1813).

L'armistice était dénoncé, l'Autriche nous avait déclaré la guerre, et les hostilités devaient reprendre le 17 août.

L'Elbe organisée comme base d'opérations, **NAPOLÉON** avait groupé ses forces en trois armées :
La plus forte, en Saxe, comptait 190.000 hommes ; la deuxième, de 65.000 hommes, était destinée à opérer en Prusse contre Berlin ; enfin, la troisième, en Silésie, sous le maréchal **NEY**, comprenait le 3e corps du maréchal **NEY**, à Bunzlau ; le 5e corps de **LAURISTON**, à Löwenberg ; le 6e corps du maréchal **MARMONT**, à Bunzlau, et le 11e du maréchal **MACDONALD** à Löwenberg, avec la grosse cavalerie de **SÉBASTIANI** ; elle comptait 110.000 hommes ; le 148e en faisait partie (17e division, général **PUTHOD** ; 2e brigade, général **BOISSEROLLES** ; colonel **OBERT**).

En Silésie et en Saxe, l'empereur voulait attendre, pour agir, que l'ennemi eût fait connaître ses projets. De la position centrale qu'il occupait à Dresde, **NAPOLÉON** espérait se porter successivement sur chaque armée ennemie, se présenter partout en nombre égal à l'adversaire et le battre, tandis qu'ailleurs ses lieutenants le contiendraient.
Les forces alliées, sans compter les réserves, étaient aussi divisées en trois armées :
Le feld-maréchal prince **Charles de SCHWARTZENBERG** commandait en chef, et avait sous ses ordres directs l'armée de Bohême, forte de 225.000 hommes, destinée à attaquer **NAPOLÉON** à Dresde ou à tourner ses positions par la Basse-Saxe.
L'armée du Nord, commandée par le prince royal de Suède (ci-devant général **Bernadotte**), comptait 120,000 hommes et devait couvrir Berlin ; puis, en cas de succès, passer l'Elbe à Wittenberg ou Dessau.
Enfin, l'armée de Silésie était sous les ordres du général de cavalerie **BLÜCHER**.
Elle se composait du corps **LANGERON**, fort de 48.000 Russes, du corps de **SACKEN**, comptant 17.000 Russes, et du corps du général **YORCK**, fort de 40.000 Prussiens.
En tout, 500.000 hommes[1].
Cette armée devait couvrir la Silésie, lier entre elles les armées du Nord et de Bohême, puis, suivant les circonstances, aborder l'Elbe à Dresde.
D'après les projets des alliés, la grande armée, assez forte pour tenir tête à l'empereur, devait seule agir offensivement, d'une manière déterminée ; les deux autres se contenteraient de couvrir le pays, mais il leur était interdit de se mesurer avec **NAPOLÉON** dans une affaire générale ; car la supériorité du nombre, qu'il savait toujours prendre, et celle de ses talents dans un jour de bataille, pouvaient lui donner un avantage décisif, dont les suites eussent été incalculables pour le plan général de la guerre. Telle était la tactique imposée à l'armée de Silésie, celle avec laquelle, bientôt, le 148e allait avoir affaire.
Le comte de **LANGERON**, un des généraux de cette armée, nous donne un intéressant portrait de son chef :

Blücher, dit-il, avait plus de 70 ans, mais son esprit, ni son corps, n'avaient rien perdu de leur vigueur. C'était un vieux houzard dans toute la force du terme ; buveur, joueur, débauché, il avait tous les défauts qu'on pardonnerait à peine à un jeune homme ; mais il les rachetait par beaucoup de qualités. Soldat intrépide, patriote ardent, franc, loyal, ayant une figure martiale, le propos grenadier ; il savait inspirer à ses troupes la plus entière confiance et se concilier l'amour de ses soldats. Il fut bientôt aussi adoré des Russes que des Prussiens.
Son activité tenait du prodige ; il était toujours à cheval, sur un champ de bataille ; il avait l'expérience et la routine d'un vieux soldat. Son coup d'œil était excellent, son héroïque bravoure entraînait les troupes, mais c'était à ces seules qualités que se bornait son talent de général. C'était beaucoup, mais ce n'était pas assez s'il n'eût pas été secondé : il avait peu de connaissances stratégiques, ne savait point se retrouver sur une carte et n'était point capable de faire un plan de campagne ni une disposition. Il laissait tous les détails politiques et

1 Mémoires de Langeron. (Archives du ministère des affaires étrangères.)

militaires à trois personnes qu'on lui avait données pour le diriger. Ces trois personnes avaient toute sa confiance et la méritaient à beaucoup d'égards.
C'étaient le général-major Gneisenau, chef de son état-major, militaire instruit, général distingué, mais égoïste, dur, emporté, plus grossier, plus brutal qu'il n'appartient, même à un allemand, de l'être. Il ne ménageait personne, se trouvait haï et devait l'être.
Le colonel Mufling, quartier-maître général de l'armée, doux, insinuant, rempli d'aménité, ramenait par ses manières aimables ceux que Gneisenau éloignait ou effarouchait.
Le colonel comte de Goltz, qui déployait dans la partie politique autant de talent que Gneisenau et Müfling dans les opérations militaires.

Tels étaient alors les chefs de nos ennemis ; sans aucun scrupule, ils violèrent l'armistice, ils franchirent la zone neutre avant l'expiration des délais consentis, et, dès le 17, les troupes qui occupaient les positions françaises bordant la Katzbach furent attaquées.
C'étaient : en première ligne, le corps de **NEY**, entre Liegnitz et Hainau, et le nôtre, celui de **LAURISTON**, vers Goldberg. Nous fûmes surpris et rejetés sur la deuxième ligne, formée des corps de **MACDONALD** et de **MARMONT**, qui se trouvaient à Löwenberg et à Bunzlau, sur le Bober.
Sous la protection des divisions **MAISON** et **PUTHOD**, le cinquième corps se retira, par une marche de nuit, sur Löwenberg, où il se réunit au maréchal duc **de TARENTE**[1].
Le 3e corps, plus au nord, se réunit au maréchal **MARMONT** à Bunzlau. Le 18, de notre côté, rien à signaler, sauf l'établissement du 5e corps entre Löwenberg et Zobten, et, vers la droite, le beau combat de la brigade **ZUCCHI**, du corps de **MACDONALD**, qui reprit brillamment aux Russes la ville de Lahn. Ce combat dégagea la ligne du Bober, mais pas pour longtemps ; car, le lendemain, l'armée vint se déployer sur la rive droite de cette rivière. **MACDONALD** contint le général **YORCK** à Löwenberg, tandis que, vers Zobten, le corps russe de **LANGERON** se déploya en face des positions du 5e corps, pour nous livrer la bataille de Siebeneichen (19 août).
L'avant-garde russe, très fortement constituée, avait reçu l'ordre de forcer le passage du Bober à Siebeneichen, pour pénétrer nos desseins, connaître nos forces et chercher à nous pousser vers la Queiss.
Son général, **ROUDGEVICH**, devançant le corps **LANGERON**, retardé par les longs et étroits défilés de Schœnau, passa le Bober à gué, envoya une brigade sur les hauteurs vers Mellau, attaqua Siebeneichen avec deux régiments, puis lança sa cavalerie vers la droite, dans la plaine entre le village de Ober-Moïs. Les troupes avancées de la division **ROCHAMBEAU** défendirent avec acharnement Siebeneichen, qui fut pris et repris trois fois ; mais, trop peu nombreuses pour résister à la vigoureuse attaque de **ROUDGEVICH**, elles se retirèrent, sous les charges des cosaques, vers la chaussée de Löwemberg à Lauban.
Bientôt après, les divisions **ROCHAMBEAU** et **PUTHOD** intervinrent ; la première reprit Siebeneichen, tandis que la nôtre, poussant **ROUDGEVICH** vers Mertzdorf, sur les hauteurs boisées du Spersberg, parvint à couper l'avant-garde russe du village, du gué de Siebeneichen, et, par suite, du corps principal de **LANGERON**. Celui-ci, ayant franchi les défilés de Schœnau, apparaissait alors vers Zobten et déployait en face de nous son corps d'armée.
Pour dégager son avant-garde, fort compromise, dont le Bober, profonde rivière aux bords très escarpés, le séparait, **LANGERON** envoya d'abord une brigade reprendre Siebeneichen ; elle fut culbutée et aurait été anéantie sans les cosaques de l'Ukraine, qui chargèrent nos tirailleurs et les continrent.

1 Rapport du général Lauriston des 16 et 18 août.

Alors, le général en chef russe, se mettant à la tête d'une de ses divisions (cinq régiments), se rua de nouveau sur le village, qu'il nous enleva, mais sans résultat, car il ne parvint pas à rétablir sa communication avec son avant-garde, et dut repasser la rivière avant la nuit.
PUTHOD, installé sur le Spersberg, maintenait l'imprudent **ROUDGEVICH** vers Mertzdorf et Dippelsdorf. Il se préparait même à l'écraser le lendemain ; malheureusement, un paysan indiqua aux Russes un gué dans les environs de Dippelsdorf, et, pendant la nuit, leur avant-garde nous échappa. Enregistrons en passant cette dure leçon du général ennemi :

Le général Roudgevich commit une grande faute en s'exposant trop témérairement ; mais celle que commirent les Français en le laissant tranquillement passer le Bober dans l'obscurité est impardonnable ; elle prouve que leurs généraux avaient bien peu de connaissance de ce théâtre de la guerre, bien qu'ils y eussent cantonné pendant deux mois et que leurs troupes d'avant-postes soient loin de valoir nos cosaques. Du reste, l'expérience m'a prouvé que les Français n'entreprennent jamais rien pendant la nuit. La chute du jour est toujours pour eux le terme des combats dans quelque position que la nuit les trouve.

Malgré cette forte résistance du 5e corps, **NEY**, réuni vers Bunzlau à **MARMONT**, craignit, si le Bober était forcé le lendemain à Löwemberg, de se voir coupé de **MACDONALD** et **LAURISTON** ; il rappela donc ses lieutenants vers Lauban, sur la Queiss, et abandonna lui-même Bunzlau, pour se retirer sur Naumbourg. C'était la retraite. Heureusement **NAPOLÉON** n'était pas loin ; il venait de pousser une pointe en Bohême, où il avait reconnu de sa personne les débouchés des Riesen-Gerbige, et il se trouvait à Görslitz le 20 août, lorsqu'il apprit l'attaque de Blücher.
Immédiatement, la cavalerie de **LATOUR-MAUBOURG,** trois divisions de la garde, furent dirigées sur Lauban, et l'empereur y arriva le soir même, à 5 heures. **LAURISTON** et **MACDONALD** firent demi-tour et reprirent leurs positions sur le Bober, **MARMONT** demeura en réserve, **NEY** se reporta sur Bunzlau, et l'ordre, pour la journée du 21, fut le suivant :

L'empereur ordonne les dispositions suivantes : Le duc de Tarente avec le 5e corps d'armée, ayant le 11e à sa droite, sera prêt à déboucher aujourd'hui à midi pour passer le Bober et attaquera l'ennemi. Le prince de la Moskowa débouchera aujourd'hui par ou près Bunzlau, avant 10 heures du matin, avec tout son corps d'armée réuni, culbutera tout ce qu'il a devant lui et se portera sur Alt-Gersdorf en faisant poursuivre l'ennemi.
La garde, la cavalerie Latour-Maubourg se porteront à Löwemberg. L'empereur sera de sa personne à Lëwenberg à 9 heures du matin.

Bien que prévenus, les alliés furent surpris par cette brusque attaque sur leur centre.
Le 5e corps, rétablissant les ponts sous le feu de l'artillerie ennemie, déboucha : la division **MAISON** par Löwemberg, la division **PUTHOD** vers Zobten. **YORCK** et ses Prussiens furent rejetés sur Lauterseiffen, tandis que les Russes du général **LANGERON** furent successivement débusqués des villages de Plagwitz, Höfeld et Petersdorf par notre division.
BLÜCHER avait reconnu les coups de l'empereur ; il se replia derrière le ruisseau du Hainau, se conformant à ses instructions, disait-il, mais, en réalité, beaucoup plus vite qu'il n'eût voulu, et en laissant plus de trois mille hommes sur le terrain[1].
Le lendemain, 22, la poursuite continua ; Pilgramsdorf fut emporté ; Goldberg même, sur la Katzbach, fut abandonné par les alliés. Ils se retirèrent quatre lieues plus loin, jusque vers Hennersdorf, où **BLÜCHER** était dans l'intention de prendre position, pour couvrir Jauer, nœud de routes important, au débouché de la Bohême.

1 2.600 Prussiens, 400 Russes. (Mémoires de Langeron. — Archives du ministère des affaires étrangères.)

Dans la nuit, tout change. Informé par ses espions que l'empereur va retourner à Dresde, **BLÜCHER** s'arrête : **LANGERON**, qui est déjà à Seichau, se reporte sur Goldberg ; **YORCK**, sur la rive gauche de la Katzbach, est rejoint par **SACKEN**. Or, le 23 au matin, nous marchions nous-mêmes vers Goldberg. C'est là que la rencontre va avoir lieu.
Que s'était-il donc passé de notre côté?
Les nouvelles étaient arrivées de Dresde, menaçantes ; toute l'armée de **SCHWARZENBERG** débouchait en Saxe.
NAPOLÉON, alors, fit rétrograder sur Görlitz sa garde et le 6e corps, et, avant de les suivre, il convoqua à Löwemberg **NEY** et **MACDONALD**, le premier pour l'emmener avec lui sur Dresde, le second pour lui confier le commandement en chef des trois corps, 3e , 5e et 11e qui restaient en Silésie.

Le projet de Napoléon, écrit le général Langeron dans ses Mémoires[1], en nous attaquant de front, était de nous faire tourner par le corps de Ney, qui était venu se placer derrière Greisberg, en arrière de notre flanc droit. Nous le découvrîmes, et Sacken lui fut opposé ; cependant, s'il fût resté dans cette position, il nous eût forcé à une retraite précipitée sur Jauer.
Un malentendu, fort heureux pour nous, nous sauva de ce danger. Napoléon, inquiet des mouvements du prince royal de Suède près de Berlin, voulut donner au maréchal Ney le commandement de l'armée qui lui était opposée, et qui était sous les ordres du maréchal Oudinot. Il fit ordonner à Ney de venir le joindre, et Ney vint avec tout son corps, au lieu de venir seul. Par là, la manœuvre projetée par Napoléon fut manquée.

Et nous ajouterons à ces lignes du général **LANGERON** que cette erreur fatale, qui rendit disponible tout le corps de **SACKEN**, nous priva au moment utile de tout un corps d'armée, et de la cavalerie du général **SÉBASTIANI**.
NEY, au lieu de laisser son 3e corps dans ses positions, très menaçantes pour les alliés, rétrograda avec lui. Cette erreur gâta tout, et diminua considérablement les résultats de la bataille qui allait se livrer.
Goldberg, petite ville fermée par une enceinte bastionnée, occupe le sommet d'un coude de la Katzbach, rivière encaissée entre des-collines boisées qui, sur la rive droite, dans la concavité du coude, dominent la ville et en défendent l'accès.
Ce sont le Wolfsberg, et, en arrière, le Flinsberg et le Ziégenberg, que le ravin de Seiffenau permettrait de tourner, s'il n'était barré par le village de Wolfsdorf.
Derrière le Flinsberg se trouvent des bois et le vallon de Schneebach ; Röchlitz, en aval de Goldberg, ferme la route de Jauer ; celle de Liegnitz, sur la rive gauche, se détache au nord-ouest vers Niederau ; enfin, sur cette même rive, en face de Goldberg, se trouve le Grunenberg.
Nous avons vu que **BLÜCHER**, à l'annonce un peu prématurée du départ de **NAPOLÉON**, avait rappelé ses lieutenants sur Goldberg. **SACKEN**, ayant en tête le corps prussien du prince de **MECKLEMBOURG**, y arrivait en une forte colonne de 25.000 hommes, qui se déroulait sur la route de Liegnitz. **LANGERON**, revenant de Hennersdorf, s'est fait précéder pendant la nuit par son corps d'avant-garde, qui avait couronné le Wolfsberg par deux régiments et occupé Wolsdorf par deux autres ; lui-même, lorsque l'action s'engagea, était encore en arrière de Praussnitz. A Goldberg se trouvaient six bataillons prussiens.
Le corps d'**YORCK** était à Röchlitz.
De notre côté, pendant que **MACDONALD** était allé chercher les instructions de l'empereur, **LAURISTON** avait pris le commandement et dirigeait la marche de l'armée, composée seulement

1 Archives des affaires étrangères.

des 5e et 11e corps, de la division de cavalerie **CHASTEL** et des brigades légères **DERMONCOURT** et **MONTBRUN**.
Le 3e corps, avec la cavalerie **SÉBASTIANI**, rétrogradait en ce moment vers Löwemberg.
Le 5e corps marchait à droite de Steinberg, sur Wolsdorf, le 11e sur Goldberg, que, d'après les mouvements aperçus la veille, on croyait évacué, mais qu'on ne tarda pas à voir garni de troupes, qui couvraient également les hauteurs en arrière.
LAURISTON confia la garde du Grünenberg et l'attaque de Goldberg à la division **CHARPENTIER**, du 11e corps ; il lança **GÉRARD** contre la colonne qu'on apercevait sur la route de Liegnitz, puis, gardant la division **MAISON** en réserve aux débouchés des bois, il porta la division **ROCHAMBEAU** sur le Wolfsberg, et, tout à droite, la division **PUTHOD**, soutenue par la cavalerie **DERMONCOURT**, contre Wolfsdorf.
Ces points d'appui de la gauche alliée furent emportés du premier coup, et les Russes durent se retirer sur le Flinsberg, en arrière duquel se trouvait leur cavalerie. Les divisions de **LANGERON** arrivèrent successivement et disputèrent le terrain à **ROCHAMBEAU** et **PUTHOD**, qui, à trois reprises différentes, s'en rendirent maîtres, sans pouvoir le garder.
Entre le Flinsberg et Goldberg, les cosaques avaient pris position et nous chargeaient en flanc lorsque nos tirailleurs abordaient les hauteurs.

Enfin, vers 3 heures, pendant qu'un carré soutenait, à la gauche du 5e corps, les charges de la cavalerie russe, le 135e régiment de la division Rochambeau marcha avec un courage extraordinaire sur le Flinsberg, l'emporta et garda cette position, qui était la clé du champ de bataille[1].

A gauche, le général **GÉRARD**, soutenu par la cavalerie **CHASTEL** et **MONTBRUN**, partant du Grünenberg avec Röchlitz pour objectif, s'était heurté, vers Niederan, à la colonne prussienne venant de Liegnitz.

Ce fut une des actions les plus vives de la campagne ; il y avait, dit Lauriston dans son rapport, une cavalerie considérable, de l'infanterie et de l'artillerie ; la force paraissait être de vingt à vingt-cinq mille hommes ; le général Gérard attaqua cette colonne, dont la tête était déjà arrivée aux baraques de Niederau[2] ; l'infanterie marcha à la baïonnette en avant et tua un grand nombre de Prussiens dans les baraques. L'ennemi voulut opposer des masses et les fit marcher au pas de charge sur notre infanterie qui les attendit à bout portant et en fit un grand massacre. Notre cavalerie chargea ensuite, enfonça trois carrés, repoussa les charges de la cavalerie ennemie et se couvrit de gloire.
Toute cette colonne fut rejetée pêle-mêle sur la rive droite. Alors Blücher ordonna la retraite. Il était 3 heures ; ce furent les Russes qui la soutinrent ; elle s'opéra par échelons, dans le plus grand ordre.
Le général Blücher, ajoute encore Langeron, qui vint me rejoindre pendant le combat, fut témoin de l'ordre parfait qui a régné dans la retraite, du courage, du sang-froid, des bonnes dispositions des généraux. Il en était dans l'enchantement et répétait sans cesse : « Ah que c'est beau ! » Je le surpris même battant des mains pour applaudir. Il s'oublia tellement qu'au second mouvement de la retraite, il resta immobile en disant toujours : « Ah que c'est beau ! » et je fus obligé de le réveiller de son admiration et de l'avertir que, s'il restait encore cinq minutes dans la position où il était, en avant de tous les avant-postes, il irait porter son enthousiasme chez les ennemis.

Constatons les éloges que **LANGERON** décerna aux Russes, mais prenons en notre part, car il est probable que l'attitude de nos soldats était aussi pour quelque chose dans le spectacle qui

1 Rapport de Lauriston. (Archives de la guerre.)
2 C'est, on se rappelle, dans ces parages, que le 148e avait campé pendant l'armistice.

enthousiasmait **BLÜCHER**, puisque nous marchions à moins de cinq minutes des positions qu'il occupait.
L'armée de Silésie, que les 5e et 11e corps seuls parvinrent à culbuter, accusa pour cette journée plus de 5.000 hommes de perte, 1.000 tués et 4.000 blessés[1] ; elle ne s'arrêta qu'à Jauer. Les résultats auraient été autrement considérables si le 3e corps avait conservé ses positions, qui menaçaient la ligne de retraite ennemie.
Nos pertes furent beaucoup moindres que celles des alliés, mais nous eûmes à déplorer la mort du général **VACHOT**, commandant la première brigade de notre division, et aussi une blessure grave qui atteignit le colonel du 148e, le chevalier **OBERT**. Promu général de brigade la veille, et employé au 5e corps, il avait obtenu cependant de combattre avec son régiment.
La conduite héroïque du 148e dans la journée du 23 août lui valut l'honneur d'inscrire en lettres d'or sur son drapeau le nom de cette victoire :

GOLDBERG.

La Katzbach.

———

Destruction de la division Puthod.

L'empereur, avons-nous vu, était resté à Löwemberg, dans la matinée du 23 août ; puis, après avoir donné ses instructions à **MACDONALD** pour l'armée de Silésie, il était en toute hâte retourné à. Dresde ; il allait y remporter, les 26 et 27 août, une de ses plus belles victoires.
LANGERON, qui ne peut être taxé de partialité pour **NAPOLÉON**, en retrace les grandes lignes :

Entouré, dit-il, par le double de forces qu'il pouvait mettre dans la balance du combat, enfermé dans une ville peu spacieuse, il en sort de tous les côtés, culbute toutes les masses qui lui sont opposées, coupe l'aile gauche de ses ennemis et la fait prisonnière en entier ; il écrase leur centre et leur droite et les rejette dans les gorges de montagnes où tout était obstacle et danger pour eux. Il a prévu d'avance cette victoire, il a désigné les lieux où il va refouler ses adversaires ; il détache Vandamme pour en garder les débouchés et, par là, il doit anéantir tout le matériel des alliés et les empêcher d'échapper.

Malheureusement, le sort des armes en décida autrement. Le mouvement de **VANDAMME**, au lieu des résultats décisifs qu'on en attendait, amena une catastrophe et la perte de tout le premier corps.
Revenons en Silésie, où le maréchal **MACDONALD**, succédant à **NEY**, venait de prendre le commandement. Il avait mission de rejeter **BLÜCHER** sur Jauer, en s'établissant fortement sur le Bober, pour tenir l'armée de Silésie éloignée de Dresde, et, en même temps, pour empêcher l'armée de Bohême de faire des détachements sur Berlin. Dans ce but, **MACDONALD** résolut de pousser ses avant-postes jusqu'à la Katzbach, de Jauer à Liegnitz. Le 25 août, il écrivait à l'empereur :

Le malheureux contre-temps de la marche rétrograde du 3e corps et de la cavalerie Sébastiani nous a fait perdre tout le fruit de nos espérances à la suite de la glorieuse action de Goldberg.
J'avais déjà donné des ordres pour marcher en avant ; il a fallu les suspendre pour ne pas me compromettre entre Sacken, Bliicher et Langeron.

1 Les deux combats des 21 et 23 août coûtèrent à Blücher environ 8.000 hommes.

Donc, au lieu d'être employées à la poursuite, les journées des 24 et 25 août furent perdues à attendre le retour à Liegnitz des troupes de **SOUHAM**[1] et de **SÉBASTIANI**.
La marche en avant ne fut reprise que le 26, et, pour la couvrir sur la droite, le duc **de TARENTE** détacha deux de ses divisions au débouché des montagnes contre Hirschberg, petite ville sur le Bober, que les alliés occupaient encore.
C'étaient la division **LEDRU**, du 11e corps, et la nôtre. Ce détachement seul nous intéresse directement, mais, pour mieux en comprendre les circonstances, résumons d'abord les événements qui se déroulèrent sur les bords de la Katzbach.
Une pluie diluvienne, qui avait commencé dans la nuit du 26 et qui devait continuer pendant trois jours, avait fait déborder les rivières et rendu impraticables les chemins. **MACDONALD** n'en tint pas compte ; il poussa les 5e et 11e corps directement sur Jauer par Seichau ; il dirigea les 25.000 hommes du général **SOUHAM** de Liegnitz sur la route qui traverse le plateau de Janowitz, et, pour lier ces deux attaques, il ordonna aux six mille cavaliers de **SÉBASTIANI** de prendre la route intermédiaire qui remonte le profond ravin de la Wutthend-Neisse[2], puis escalade le plateau, après avoir franchi la rivière à Crayn.
Le général **SÉBASTIANI** n'était pas encore à l'entrée du ravin, que **GÉRARD** y avait déjà pénétré, tandis que **LAURISTON**, marchant parallèlement à celui-ci, était fort en avant. A gauche, **SOUHAM** avait trouvé la Katzbach débordée à Liegnitz ; il s'était donc vu obligé de chercher un passage plus en amont, et lui aussi, après **SÉBASTIANI**, il était venu s'engager dans le ravin de la Wuthend-Neisse.
Vingt-cinq mille fantassins, six mille chevaux, plus de cent canons s'étaient donc engouffrés dans ce ravin profond et étroit, pour déboucher sur le plateau de Janowitz, où, de son côté, **BLÜCHER** allait bientôt apparaître, amenant à sa suite **YORCK** et **SACKEN**. Une brigade de la division **CHARPENTIER** avait dégagé les abords du plateau et la tête de **SÉBASTIANI** débouchait à peine lorsque **BLÜCHER** apparut. Dix mille cavaliers prussiens se ruèrent sur la malheureuse brigade ; ils avaient beau jeu, car les fusils mouillés ne partaient pas. Nos carrés, réduits à leurs seules baïonnettes, tinrent bon cependant, et permirent à **SÉBASTIANI** de prendre pied sur le plateau. Il repoussa même par une première charge la cavalerie ennemie ; mais que pouvaient cinq à six mille combattants contre vingt mille cavaliers armés de la lance ?
Les Prussiens, poussant un hourrah général, ramenèrent nos cavaliers, écrasèrent nos carrés et rejetèrent le tout sur les canons embourbés ou démontés, et sur l'infanterie, qui n'avait pu sortir du défilé.
Alors, ce fut la débâcle, d'autant plus désordonnée que nos jeunes soldats avaient moins d'expérience et moins d'énergie pour résister au temps affreux et au manque de vivres.
A la droite, au contraire, **GÉRARD** et **LAURISTON**, attaquant vigoureusement les positions successives que **LANGERON** leur disputait, parvinrent en vue de Jauer. Ils allaient y pénétrer, lorsqu'ils furent arrêtés par la nouvelle du désastre de notre gauche.
Les 5e et 11e corps rétrogradèrent alors, au milieu du démoralisant spectacle de la débâcle. Ils se fondirent en quelque sorte sous la pluie, qui, pendant tout le lendemain et encore pendant la journée et la nuit suivante, ne cessa pas.
Malgré les rivières débordées, la cavalerie ennemie poursuivit jusqu'au Bober ; là, ce qui restait groupé put s'abriter tant bien que mal dans les bois pour attendre le lendemain, espérant que la baisse des eaux permettrait le passage sur le pont de Löwemberg. Au lieu de baisser, les eaux montèrent encore ; cinq pieds d'eau couvraient les abords du pont. Il fallut descendre jusqu'à Bunzlau, et dans quel désordre !

1 Souham avait pris le commandement du 3e corps en remplacement du maréchal Ney.
2 Affluent de la Katzbach.

Cinquante mille hommes, tout ce qui restait de l'armée, vinrent successivement s'entasser dans cette ville, pour y chercher les vivres et les abris dont ils manquaient depuis trois jours.
Notre division, de son côté, avait échappé à ces revers sans pouvoir éviter toutefois les difficultés et les intempéries qui accablèrent les autres troupes. Constituée d'éléments plus robustes, d'hommes plus âgés, elle aurait certainement résisté, mais la fatalité voulut qu'une dépêche interceptée apprît aux ennemis notre détresse ; ils accoururent, et, sous leur nombre, la division **PUTHOD** fut écrasée.
Après la bataille de Goldberg, elle était restée sur ses positions, en avant de Wolfsdorf, puis elle fut envoyée à Steinberg, en arrière de notre aile droite, pour barrer les débouchés de Schœnau. C'est alors que **MACDONALD** la détacha.
Voici l'ordre de la journée du 26 et les suivantes :

La division Puthod favorisera l'attaque de la division Ledru[1] sur Hirschberg. Elle marchera sur cette ville en deux colonnes : l'une partant de Schœnau, l'autre de Kleppelsdorf près Lähn. Une troisième colonne partira de Schœnau pour se diriger sur Jauer ; elle fera halte sur les hauteurs de Iagendorf et donnera avis de son arrivée au général Lauriston à Jauer, qui lui enverra de nouveaux ordres.

Donc, double mission : attaque, par la rive droite du Bober, de la ville d'Hirschberg, que, par la rive gauche, la division **LEDRU** devait attaquer en même temps ; démonstration vers Iagendorf sur l'extrême gauche de l'armée alliée que, dans la journée du 26, **MACDONALD** espérait battre, et à laquelle on couperait ainsi la retraite sur Hirschberg.
Nous avons vu ce qu'il advint des espérances de **MACDONALD**.
Quant à nos soldats, ce jour-là, en traversant le ruisseau de Falkenheim, avant d'arriver à Schœnau, ils eurent de l'eau jusqu'à la ceinture ; une heure après, les traînards ne pouvaient plus passer ; le ruisseau était devenu torrent, et la route qu'on venait de suivre se trouvait désormais barrée.
En exécution de l'ordre reçu, cependant, la brigade **FALCON** marcha sur Hirschberg le lendemain. De l'autre côté, **PUTHOD** et notre régiment, avec le 147e, prirent la route de Jauer pour aller occuper les hauteurs de Iagendorf, mais, à Bombsen, ils durent s'arrêter, s'étant heurtés aux Russes ; une reconnaissance, envoyée à gauche sur la route de Goldberg, la trouva très fortement occupée. Enfin, vers la droite, aux environs de Bolkenheim, 2.000 chevaux et trois bataillons avaient été signalés au général.
C'était se perdre que d'attaquer dans ces conditions.
Entouré de trois côtés, le général conjectura à juste titre que la bataille de la veille n'avait pas donné au maréchal **MACDONALD** les résultats attendus. Il jugea, dès lors, que la démonstration sur Iagendorf devenait inutile, dangereuse même, et il prit le parti de revenir à Schœnau.
Sur ces entrefaites, un aide de camp du duc **de TARENTE** était venu lui apporter l'ordre de se retirer sans le moindre retard à Steinberg, pour, de là, rétrograder sur Zobten le lendemain.
Cet ordre était inexécutable, puisque, d'un côté, l'inondation barrait la route suivie la veille — c'était celle de Steinberg — et que, de l'autre côté, l'ennemi se montrait en force sur la route de Goldberg.
PUTHOD prit alors le seul parti possible ; marcher sur Hirschberg, ramasser sur sa route les traînards que la brigade **FALCON** avait dû infailliblement y laisser, rallier cette brigade et la division **LEDRU**, puis redescendre sur Zobten, après avoir traversé le Bober au pont de Hirschberg.

Mais, là comme partout, le pont était submergé, et lorsque le général **PUTHOD** arriva en vue de Hirschberg, il trouva avec étonnement sa première brigade adossée à la rivière, attendant la baisse des eaux pour attaquer la ville, qu'un parti ennemi occupait encore.
Quant à la division **LEDRU**, elle n'avait pas paru.

1 31e division du 11e corps qui devait marcher contre Hirschberg en remontant la rive gauche du Bober.

Arrêtée par le débordement de la Kemnitz, elle avait rebroussé chemin. **PUTHOD** n'en fut pas informé ; il crut à un simple retard, et, comme la journée était avancée, il se décida à attendre en face d'Hirschberg que la baisse des eaux eût dégagé le pont qui y donne accès. Vaine attente ; toute la nuit, la pluie diluvienne tomba, et, le 28, les eaux montaient toujours.
Alors, notre malheureuse division prit, à travers les chemins défoncés, la direction de Lahn, pour gagner la position de Zobten, qu'elle avait ordre d'occuper.
Vers 5 heures du soir, nos hommes y arrivèrent exténués ; ils avaient eu un long détour à faire et une rude escarmouche à soutenir contre la cavalerie russe qui barrait la route.
C'est à la baïonnette qu'ils durent repousser les cosaques, car les fusils mouillés ne partaient pas, et la division, très affaiblie, sans vivres, avec des munitions avariées, prit position sur les hauteurs de la rive droite du Bober, entre Zobten et le pont de Löwemberg, que les eaux recouvraient[1].
La nuit du 28 au 29 août fut cruelle, le général la passa à organiser des tentatives de communication avec ses chefs.
Un officier et deux sous-officiers furent chargés de passer à la nage le Bober et ses inondations ; un autre officier et un sous-officier déguisés remontèrent la rive droite. Tous avaient les mêmes instructions : parvenir jusqu'au général en chef. Pas un n'arriva.
La veille également, un officier du 134e était parti de Hirschberg, porteur d'une lettre où le général **PUTHOD** disait ses intentions au maréchal **MACDONALD**.
Ce fut cette lettre qui causa la perte de notre division. Elle tomba au pouvoir des cosaques ; l'officier qui en était porteur, fait prisonnier par eux, n'avait pas su leur soustraire sa dépêche, qui fut immédiatement communiquée au général **LANGERON**.
Le commandant du corps d'armée russe conçut dès lors, pendant la nuit du 27 au 28, l'espoir d'entourer et de couper la division **PUTHOD**[2].
D'un côté, les eaux fermaient la route ; de l'autre, quarante-huit mille hommes prenaient leurs dispositions pour nous cerner.

« La division Puthod n'est plus. Ses restes ont été culbutés dans les inondations de Löwenberg sans qu'il ait été possible d'établir un passage pour les hommes...
» D'après les calculs de la marche et les distances, le général Puthod pouvait être rendu à Zobten hier matin (28). Il ne partait qu'à 7 heures du matin et s'arrêtait à 5, le soir »
Tel est le rapport que m'a fait mon aide de camp, qui a suivi la marche et est venu m'en rendre compte avant cette terrible catastrophe.

Tels sont les termes du rapport de **MACDONALD** adressé au major général et daté de Bunzlau, le 29 août à minuit. C'est le document officiel.
Voyons les faits.

Le 28, à 7 heures du matin, **PUTHOD**, qui a vainement attendu à Hirschberg l'arrivée de la division **LEDRU**, et qui désespère de voir les eaux baisser, s'est mis en marche vers Zobten ; 25 kilomètres le séparent de ce point.
En temps ordinaire, c'est l'affaire de six heures. Mais, depuis trois jours et trois nuits, la pluie incessante a défoncé tous les chemins et inondé les terres. Chaque ruisseau, devenu torrent, est un obstacle qui oblige à un long détour, ou exige de grandes précautions pour le passage.

1 Lettre de Smidt commandant d'armes à Löwemberg, au maréchal duc de Tarente : « Il y a près de onze pieds d'eau sur la route pour arriver au pont qui est submergé, mais qui résiste encore. Les habitants disent que si la pluie continue, la rivière, augmentera encore. » (Archives de la guerre.)
2 Mémoires du comte de Langeron. (Archives du ministère des affaires étrangères.)

L'artillerie s'embourbe ; il faut s'atteler aux canons, et les hommes, exténués -par le manque de sommeil et de vivres, alourdis et transis par leurs vêtements détrempés, s'enfoncent dans la boue, pataugent et n'avancent pas. On met dix heures pour faire l'étape, et, quand on arrive à Zobten, on trouve le village dévasté par les fuyards de la Katzbach.
Pas de vivres et même pas de feu pour se sécher, car l'ennemi est là tout près.
En arrivant plus tôt, aurait-on passé plus facilement à Löwemberg ?
Non, assurément, puisque le pont est submergé, puisque les autres troupes avaient dû gagner Bunzlau, cinq lieues plus bas.
Aurait-on pu arriver assez à temps pour suivre ces troupes ?
Pas davantage, puisque ce jour-là, le 28, **ROUDGÉVICH**, chef du corps d'avant-garde de **LANGERON**, gardait déjà les débouchés des bois de Lauterseiffen, et nous guettait, fermant la route[1].
Il ne fallait donc pas songer à aller plus loin, et, lorsque la 17e division, exténuée, démoralisée, considérablement réduite, vint se heurter aux Russes, à Zobten, son chef l'arrêta sagement. Il sentait bien que, le lendemain, il faudrait exiger un suprême effort.
De courageux nageurs, qui avaient à plusieurs reprises traversé les inondations, étaient venus, pendant la nuit et le matin, apporter au général l'assurance qu'on travaillait au pont de Löwemberg, que le chef de bataillon du génie **THUILLIER**, que la brigade westphalienne **LAJEON** allaient rétablir le passage. Donc, attendre sur le bord de la rivière et tenir ferme, c'est le seul parti à prendre ; c'est ce que **PUTHOD** persuada énergiquement à ses soldats.
De Zobten, il gagne Höfeld, puis s'établit entre la rivière et le long village de Plagwitz, sur le Mittelberg. À la droite, il place le 146e, puis les 2e et 3e bataillons du 148e. Au centre, le 147e forme réserve avec un bataillon en première ligne. A gauche, le commandant **ROUGELIN** défend Plagwitz avec son bataillon, le 1er du 148e, et deux compagnies de voltigeurs.
Sur le Weinberg et le Hirschberg, l'avant-garde du corps de **LANGERON** canonne ; la cavalerie, quatre régiments, file par la droite pour nous couper la route du pont ; l'infanterie attaque le village.
De l'autre côté, par Pilgramsdorf et Höfeld, cinq régiments russes abordent le plateau, et, derrière, vingt-deux escadrons de réserve s'avancent.
La division **PUTHOD** est cernée, et lorsque les cavaliers russes, commandés par le général **KORF**, chargent à la droite sur le 146e, ce malheureux régiment, assailli de toutes parts, essaie en vain de résister ; son colonel, le baron **FALCON**, est tué.
Notre droite est enfoncée ; alors, toute l'infanterie russe s'ébranle, et aborde nos carrés, qui soutiennent un combat sans espoir.
Le 148e, le 147e, le 134e, le 3e bataillon étranger font bonne contenance ; ils essaient de lutter, mais les fusils mouillés sont devenus une arme inutile entre leurs mains, et le nombre a raison de leur résistance. L'aigle du 148e est prise dans le carré du 2e bataillon, rompu par le 28e chasseurs ; l'enseigne **BOGDANOW** l'enlève des mains de notre porte-aigle, nommé **GROSSE**, qui tombe grièvement blessé. L'aigle du 146e est déjà au pouvoir des Russes.
Celle du 134e fut jetée dans le Bober, et c'est un grenadier de ce régiment, **Jean JOLLY,** qui sauva l'aigle du 147e, en traversant à la nage les inondations de cette rivière.
Beaucoup d'hommes s'étaient jetés dans le Bober, espérant fuir. Ils se noyèrent.
Tout ce qui ne fut pas tué ou blessé fut fait prisonnier. On ne se rendit pas, on fut écrasé.

J'aurais voulu être moi-même au nombre des morts, dit le général Puthod ; mais le sort en a décidé autrement, et, en perdant ma liberté, j'ai conservé l'honneur avec l'intime conviction d'avoir fait mon devoir.

1« Le 16/28 août, le général Roudgévich avait occupé les bois entre Pilgramsdorf et Lauterseiffen. » Mémoires de Langeron. (Archives du ministère des affaires étrangères.)

Le baron **FAIN**, dans son Manuscrit de 1813, raconte ainsi qu'il suit le désastre de la division **PUTHOD** :

Les soldats du duc de Tarente, trempés par les pluies, fatigués par des chemins devenus impraticables, arrêtés à chaque pas par des ruisseaux changés en rivières, sont forcés de concentrer leur retraite sur Buntzlau, pour y trouver le seul pont que les eaux du Bober n'avaient pas emporté. La division Puthod, isolée de plus en plus des autres corps par ce mouvement, est restée trois jours errante sur la rive droite du Bober, sans pouvoir retrouver, depuis Hirchsberg jusqu'à Löwemberg, aucun des moyens de passage qu'elle avait laissés derrière elle. Coupée de l'armée qui se retire par Buntzlau, acculée sur le Bober, assaillie par des forces immenses qui l'enveloppent de tous les côtés, cette malheureuse division est détruite. Tout ce qui n'a pas été noyé ou tué est prisonnier. Les pertes du duc de Tarente s'élèvent à plus de 15.000 hommes ; il a fallu abandonner plus de cent pièces de canon et repasser successivement le Bober, la Queisse et la Neisse.

L'état de situation du 5e corps, du 15 septembre 1813, porte la mention suivante :

Par décision de Sa Majesté du premier de ce mois, les hommes de la dix-septième division seront versés dans la seizième.

Et c'est tout !
Le 148e de ligne n'existait plus.
Le 5e bataillon de dépôt fut incorporé, le 17 octobre, dans le 25e de ligne, à la suite d'un décret du 24 septembre.

FORMATION DU 148e de LIGNE

Formé avec les 72e, 73e, 74e, 75e cohortes de la garde nationale. 1er février 1813.

ETAT-MAJOR

OFFICIERS

MM.
OBERT, colonel
Emploi vacant : major
ROUGELIN, chef de bataillon
PELEROUX, François, chef de bataillon
ROUSSELOT, Antoine, chef de bataillon
GUY de Baron, chef de bataillon
Emploi vacant : adjudant-major
LOISEAU, Jean Pierre, adjudant-major
Emploi vacant : adjudant-major
Id. adjudant-major de l'habillement
Id. quartier-maître
MEURICE, officier payeur
Emploi vacant : 1er porte-aigle

Id. chirurgien-major
DUPUY, chirurgien aide-major
VALENTIN, id.
LEBACQ, id.
COPPERS, id.

OFFICIERS DU 1er BATAILLON

Grenadiers

ROLBERCHTS, J.-G., capitaine
BRUIENNE, B.-L., lieutenant
DECLOPCS, J.-F., lieutenant

1re compagnie

LOUVION, G.-J., capitaine
PLANTUNIE, N, lieutenant
PILET, L.-M., sous-lieutenant

2e compagnie

GERMAND, J., capitaine
CUVELLIER, N., lieutenant
BEAUSEN, E., sous-lieutenant

3e compagnie

BERTRAND, C.-E., capitaine
VANLANGENHOVEN, lieutenant
RIGOLLET, C.-E., sous-lieutenant

4e compagnie

COLIN, I., capitaine
HEERMANS, lieutenant
BILLET, sous-lieutenant

Voltigeurs

Emploi vacant : capitaine
PREVOT, P., lieutenant
DONIER, Ch., sous-lieutenant

Ancestramil

OFFICIERS DU 2e BATAILLON

Grenadiers

GALVAGNO, Ph., capitaine
MALBRAND, Ch., lieutenant
COLLIGNON, J., sous-lieutenant

1re compagnie

Emploi vacant : capitaine
ROPS, L., lieutenant
DOMINUS, S., sous-lieutenant

2e compagnie

CRESTEAU, N., capitaine
GERLAND, J.-N., lieutenant
MOENTHOUH, sous-lieutenant

3e compagnie

MARCHADIER, capitaine
Emploi vacant : lieutenant
GILBERT, sous-lieutenant

4e compagnie

VANKOELBERG, J.-B., capitaine
BUSCHMAN, lieutenant
SERGENT, O., sous-lieutenant

Voltigeurs

LALANDE, A., capitaine
Emploi vacant : lieutenant
GODARD, J.-E., sous-lieutenant

OFFICIERS DU 3e BATAILLON

Grenadiers

CAUMONT, J., capitaine
MOHR, J.-M., lieutenant
VAUDERGVOISEN, N., sous-lieutenant

Ancestramil

1re compagnie

DESCHAMPS, F.-J., capitaine
Emploi vacant : lieutenant
DEPLECHAIR, J.-J., sous-lieutenant

2e compagnie

VANHES, J.-M., capitaine
BOUCHEREAU, T., lieutenant
SOLEIL, J., sous-lieutenant

3e compagnie

BAUR, J.-A., capitaine
Emploi vacant : lieutenant
ANVERS, Ch., sous-lieutenant

4e compagnie

Emploi vacant : capitaine
ROUQUIE, lieutenant
KERLENSON, sous-lieutenant

Voltigeurs

JOINVILLE, F., capitaine
DATTRYP, J., lieutenant
PIFFAN, R., sous-lieutenant

OFFICIERS DU 4e BATAILLON

Grenadiers

THOUMELOT, F.-X., capitaine
MIETTE, J.-B., lieutenant
DEVOS, J.-B., sous-lieutenant

1re compagnie

Emploi vacant : capitaine
CORROT, R., lieutenant
PREVOT, sous-lieutenant

2e compagnie

Emploi vacant : capitaine

Ancestramil

DELVIQUE, lieutenant
DESPRES, Ch., sous-lieutenant

3e compagnie

VANCHEVET, capitaine
Emploi vacant : lieutenant
PANIER, J., sous-lieutenant

4e compagnie

BRICOURT-NORLET, capitaine
Emploi vacant : lieutenant
BON, L., sous-lieutenant

Voltigeurs

RAMOND, capitaine
GARAUD, lieutenant
COINTERS, sous-lieutenant

5e BATAILLON (DÉPÔT)

1re compagnie

WATTELOT, capitaine
POIRET, sous-lieutenant
139 sous-officiers et soldats provenant de la 72e cohorte, hors 3 hommes venus des autres.

2e compagnie

BREDART, capitaine
JUNG, sous-lieutenant
139 sous-officiers et soldats provenant de la 73e cohorte, hors 4hommes venus des autres.

3e compagnie

BARRY, capitaine
PIQUET, sous-lieutenant
139 sous-officiers et soldats provenant de la 74e cohorte, hors 11 hommes venus des autres.

4e compagnie

ROMOND, capitaine
BARTSCH, lieutenant
VANCAMPENHOUL, sous-lieutenant
139 sous-officiers et soldats provenant de la 75e cohorte, hors 76 hommes venus des autres.

Ancestramil

OFFICIERS TUES OU BLESSES PENDANT LA CAMPAGNE DE 1813

PITEL, sous-lieutenant, blessé, 21 mai 1813, à Bautzen.
DONIES, sous-lieutenant, blessé, 23 mai 1813, à Dessau.
MIOILLE, lieutenant, blessé, 24 mai 1813, à Bünzlau.
KESSELER, capitaine, tué ;
REMOND, capitaine, tué ;
CARON, capitaine, blessé, 31 mai 1813, à Breslau.
VENDERGRŒSEN, sous-lieutenant, blessé, 31 mai 1813, près de Breslau.
PRÉVOST, lieutenant, tué ;
HENDE, sous-lieutenant, tué, 1er juin 1813, à Lissa.
LECLERC, capitaine, blessé ;
GALVAGNO, capitaine, blessé ;
BONNET, capitaine, blessé ;
DATTY, lieutenant, tué ;
DÉCLOPS, lieutenant, tué, 19 août 1813, à Löwemberg.
BOUCHER, capitaine, tué ;
BUFFET, capitaine, blessé mortellement ;
PLOUTUÉ, lieutenant, blessé mortellement, 21 août 1813 à Löwenberg.
DEMBENSKY, lieutenant, tué ;
BÉVILLE, lieutenant, blessé ;
GILBERT, sous-lieutenant, tué ;
ROCHETTE, sous-lieutenant, blessé mortellement ;
DESLANDES, chef de bataillon, blessé à Löwenberg ;
LOISEAU, lieutenant, blessé, 23 août 1813, à Goldberg.
VIGNAL, lieutenant, blessé, 26 août 1813, à Jauer.
VARIN, major, blessé ;
BÉVILLE, lieutenant, tué ;
GENTIL, sous-lieutenant, blessé ;
MAILLOT, sous-lieutenant, tué ;
GOUVIN, sous-lieutenant, tué ;
KLAASSEN, sous-lieutenant, tué ;
COLIGNON, lieutenant, tué ;
CARON, capitaine, blessé ;
DEVERT, capitaine, blessé ;
MONNOT, capitaine, blessé ;
BONNET, capitaine, blessé ;
LECLERCQ, capitaine, blessé ;
VANKOKELBERG, lieutenant, blessé ;
FASCIEUX, sous-lieutenant, blessé ;
DEVLIEGER, sous-lieutenant, blessé ;
SOLEIL, sous-lieutenant, blessé ;
GROSSE, lieutenant porte-aigle, blessé ;
LENARDON, lieutenant, blessé ;
ANTOINE, lieutenant, blessé ;
CRUQUELU, lieutenant, blessé ;

Ancestramil

SOUDAIN, sous-lieutenant, blessé ;
LEGAY, chirurgien-major, blessé, 29 août 1813, aux combats sur le Bober.

Ancestramil